



Essais québécois Page D2
Le Feuilleton Page D3
Littérature québécoise Page D5
Visas Page D8

LIVRES

LE DEVOIR, LES SAMEDI 19 ET DIMANCHE 20 FÉVRIER 1994

Daniel Poliquin

La conscience libre, les yeux ouverts

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

Ottawa, c'est un peu la Baie James des intellectuels. On y va et on y vient, dans cette petite capitale. Comme le note le Calvin Winter de Daniel Poliquin, «les diplomates se renouvellent tous les trois ans, les députés et les étudiants tous les quatre ans, les fonctionnaires aux trente ans».

Et les écrivains? Ils y restent et observent. C'est du moins ce qu'a choisi Daniel Poliquin. Il s'amuse d'ailleurs de ce va-et-vient qui caractérise sa ville. Interprète au Parlement, à Ottawa, son existence a tout pour fouetter l'imaginaire même le plus paresseux. Un écrivain ne peut en effet souhaiter meilleur poste d'observation sur sa société. Dans une seule journée, parfois, Daniel Poliquin incarne tour à tour Lucien Bouchard, Preston Manning et Jean Chrétien. Il entre dans la peau — et dans l'oreille — de ses personnages. Il parle tantôt comme un premier de latin, tantôt comme un Westerner obsédé par les finances publiques.

Franco-Ontarien — «cadavre chaud» avait dit Yves Beauchemin —, Daniel Poliquin a signé un premier roman en 1990, *Vision de Jude* (Québec/Amérique). Il a aussi traduit des écrits de Jack Kerouac (*Pic, Avant la route*), Matt Cohen (*Les Mémoires barbelées*) et Mordecai Richler (*Oh Canada! Oh Québec! Requiem pour un pays divisé*) — l'ouvrage le moins lu mais le plus critiqué des dernières années...

Poliquin vient tout juste de publier un second roman, *l'Écureuil noir*, cette fois chez Boréal. Ce récit d'une rare densité s'annonce — du moins souhaitons-le — comme l'un des plus forts de l'année littéraire en cours. C'est l'histoire d'une mutation, celle de Calvin Winter, 40 ans, qui, un beau jour, décide de faire litière de sa conscience coupable. Dans sa vie précédente, il ne disait jamais non, il mentait. «Quelque fût le péché, il neigeait par ma faute». Propriétaire d'un immeuble, il se fera passer pour le concierge, de façon à éviter les foudres des locataires. Vous voyez le genre? Son père lui avait instillé le «remords préventif» qui terrorise, la crainte du jour où les éléphants — ceux de Prévert — viendront reprendre leur ivoire. Comme tous les coupables de la conscience, il n'estimait que les faibles.

Un jour, pourtant, il se réinventera, changera de peau. Un peu comme l'ont fait ces écureuils noirs qui, selon la légende, seraient d'anciens rats qui se seraient mêlés à des écureuils gris pour éviter les mesures de dératification. «Depuis, citoyens et touristes les gavent d'arachides au lieu de leur jeter des cailloux», écrit l'auteur. Ces écureuils noirs, ce sont aussi les intellectuels québécois du siècle dernier qui «fuyaient leur pays ultramontain et intolérant en se faisant traducteurs au Parlement».

Cette nouvelle vie donne à Calvin Winter une lucidité qu'il n'a jamais connue. Il ne voit plus la vie de la même manière. Calvin expliquera à

VOIR PAGE D 2 : POLIQUIN



Jean Daunais Concerto pour violon d'Ingres

Jean Daunais, qui nous avait si gentiment entraînés sur la piste de la superbe détective Arlene Supin, raconte, cette fois-ci, l'histoire d'un homme qui a décidé de tout laisser tomber. Il se retrouvera, bien malgré lui, au centre d'une conspiration terroriste. Un roman plein de rebondissements.

237 pages — 19.95\$

ALAIN CHARBONNEAU

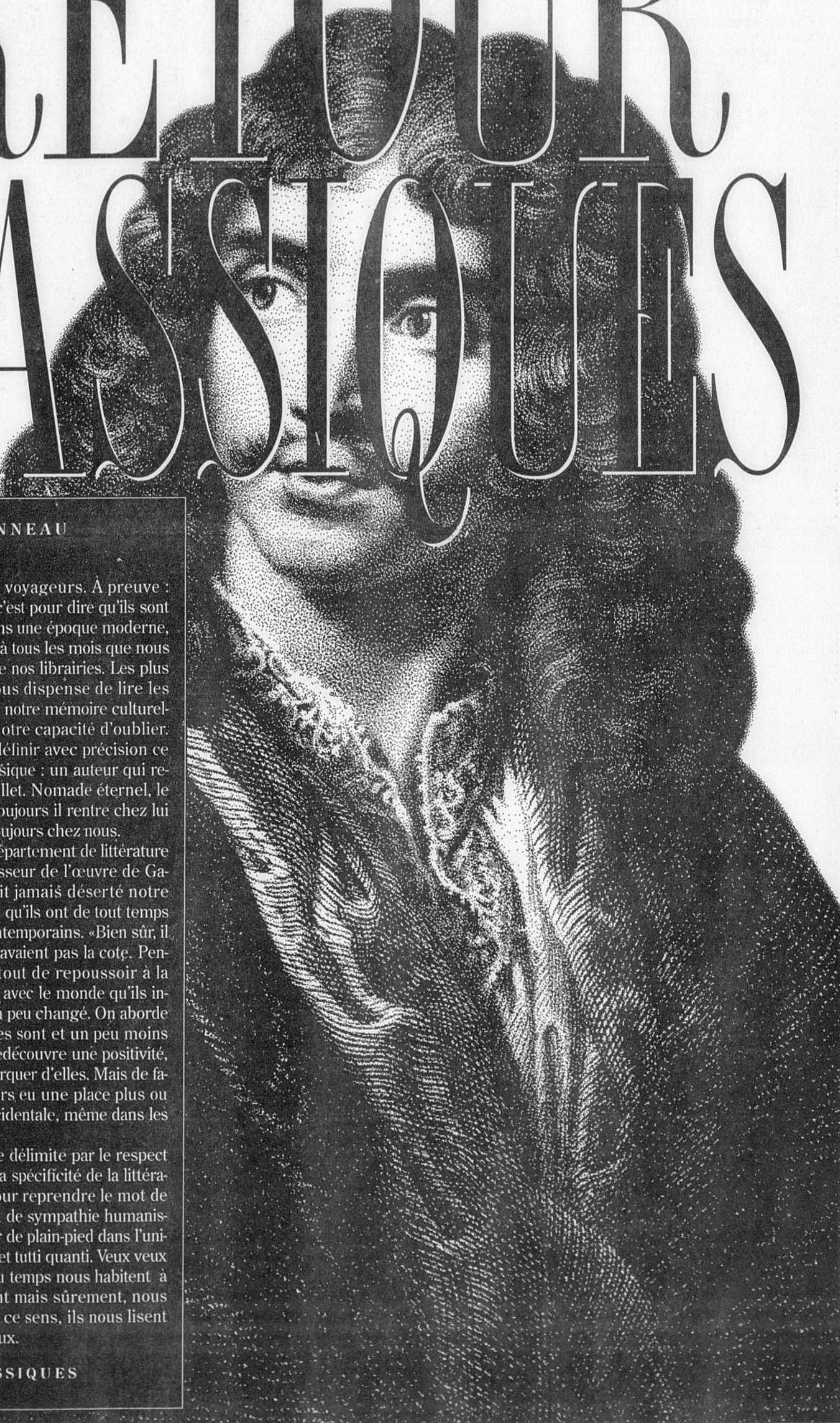
Les classiques sont de grands voyageurs. À preuve : chaque fois qu'on parle d'eux, c'est pour dire qu'ils sont de retour. Et comme nous vivons une époque moderne, ce n'est pas à tous les siècles, mais bien à tous les mois que nous saluons leur *come-back* sur les rayons de nos librairies. Les plus cyniques diront que ce petit rituel nous dispense de lire les œuvres et que la publicité dont s'affuble notre mémoire culturelle est directement proportionnelle à notre capacité d'oublier. N'empêche que la modernité aura su délinier avec précision ce qu'est pour l'essentiel l'écrivain dit classique : un auteur qui revient — comme le miroir de Robbe-Grillet. Nomade éternel, le classique est un Ulysse sans Ithaque : toujours il rentre chez lui mais, universalité oblige, chez lui c'est toujours chez nous.

Pour François Ricard, professeur au département de littérature de l'Université McGill et grand connaisseur de l'œuvre de Gabrielle Roy, les classiques n'ont de fait jamais déserté notre époque. S'ils ne cessent de revenir, c'est qu'ils ont de tout temps été là, tout près de nous, comme nos contemporains. «Bien sûr, il y a eu des périodes où les classiques n'avaient pas la cote. Pendant les années 60, ils servaient surtout de repoussoir à la contre-culture, on tenait alors à rompre avec le monde qu'ils incarnaient. Aujourd'hui, les choses ont un peu changé. On aborde ces œuvres un peu plus pour ce qu'elles sont et un peu moins pour ce qu'elles représentent, on leur redécouvre une positivité, on ne cherche plus à tout prix à se démarquer d'elles. Mais de façon générale, les classiques ont toujours eu une place plus ou moins assignée au sein de la culture occidentale, même dans les périodes de contestation ou de rupture».

Une place qui, d'ajouter M. Ricard, se délimite par le respect de la monumentalité des œuvres et de la spécificité de la littérature. Trop de «testaments trahis» — pour reprendre le mot de Kundera — et pas assez d'admiration et de sympathie humaniste, qui sont essentielles à qui veut entrer de plain-pied dans l'univers des Rabelais, Montaigne, Sophocle et tutti quanti. Veux veux pas, les livres qui ont résisté à l'usure du temps nous habitent à notre insu, ils nous digèrent lentement mais sûrement, nous sommes tous faits de leur matière. En ce sens, ils nous lisent sans doute plus que nous ne les lisons, eux.

VOIR PAGE D 2 : CLASSIQUES

LE RETOUR des CLASSIQUES



LA BONNE LITTÉRATURE CHEZ VLB ÉDITEUR

Diane Jean et Gaétan Nadeau Comme au ciel

Un premier roman baroque, moqueur, rebelle, une sorte de journal brisé, un récit où se reconnaîtra une certaine jeunesse désabusée mais toujours désireuse de faire éclore les désirs les plus fous, les amours les plus belles. Cet hymne à la joie est un cadeau du ciel.

124 pages — 15.95\$



vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

LIVRES

POLIQUIN *L'avenir est dans la métamorphose*

SUITE DE LA PAGE D 1

sa compagne Maud que «l'esthétique est une dimension capitale de la conscience coupable occidentale, et que cette esthétique est d'essence narcissique».

Attaqué à l'Express — n'est-ce pas, ironiquement, le carrefour du narcissisme à Montréal? — Daniel Poliquin précise: «Pour avoir longtemps milité au sein des mouvements de défense des Franco-Ontariens et pour avoir longtemps observé des amis militants dans des partis politiques, j'ai un jour découvert que ce qu'on aime le plus dans un combat ou dans une cause, c'est l'image de soi arrivant à la rescousse, c'est le regard d'autrui, c'est l'exaltation de soi. Ce qui nous flatte davantage, dans le soulagement de la souffrance, c'est l'image que nous avons de nous-mêmes dans le soulagement de la souffrance», dit-il.

Son personnage, Calvin Winter, renchérit: «S'imaginant soulever les masses exploitées par le seul effet de sa plume, Jean-Paul Sartre devait se voir beau, sa taie à l'œil s'effaçait peut-être». Genet, au moins, ne craignait pas de dire que sa solidarité avec la cause palestinienne lui venait de ses conquêtes homosexuelles...

Et l'amour? Quand on choisit de ne plus mentir et de ne plus se mentir, comment définit-on l'amour? «On réalise, souvent, que ce n'est pas l'autre que l'on aime, mais la ré-

flexion embellie de notre propre image que nous renvoie son regard. Souvent, on ne devient amoureux que de soi».

Mais à quoi mène au juste cette lucidité? Au cynisme? «Non, répond Daniel Poliquin. La vérité n'exclut ni l'altruisme, ni l'amour. Mais il faut agir ou aimer les yeux ouverts. Je crois profondément à l'euphorie entre deux personnes».

La conscience libre, les yeux ouverts. C'est ainsi que Daniel Poliquin vit dorénavant. D'ailleurs, à sa mort, il souhaite l'épithète suivante: «C'git Daniel Poliquin, mort les yeux ouverts».

Entretiens, il garde l'œil ouvert. Il ne milite plus au sein du mouvement de défense des Franco-Ontariens mais demeure tout autant préoccupé par leur sort. Son devoir de réserve l'empêche de se prononcer sur les grandes questions politiques. Mais il avoue quand même s'inquiéter du bel unanimisme qui règne au Québec. Il adore Ottawa et Montréal et glorifie le métissage culturel. «L'avenir est dans la métamorphose. Devenir une seconde Louisiane? En quoi est-ce fatal? La culture cajun n'est-elle pas exportée partout dans le monde, en vie?» s'empare-t-il.

La conversation s'achève sur Denis Potvin, l'idole de Daniel Poliquin. Francophone originaire de Vanier, cet ex-défenseur des Islanders de New York aurait «détruit le mécanisme de la prophétie auto-destructrice». Denis Potvin et Daniel Poliquin: même combat.

CLASSIQUES *Décidément plus un privilège*

SUITE DE LA PAGE D 1

Et du reste, on ne lit jamais un classique: on ne fait que le relire. Calvin, dans un recueil d'essais à récemment traduit en français et intitulé *Pourquoi lire les classiques*, radicalise fort bien cette position: «Toute première lecture d'un classique est en réalité une relecture». Le fameux «retour» des classiques n'est peut-être bien qu'une métaphore commode pour désigner ce qui caractérise essentiellement notre rapport aux œuvres anciennes: la relecture. Ce n'est que si elles sont relues que les œuvres refont le monde, notre monde, sur lequel elles ont souvent beaucoup plus à dire que le dernier roman paru.

Les classiques en poches

Ce qui a peut-être changé au cours des dernières années, et de façon définitive sans doute, c'est que cette relecture s'étend à de plus en plus de gens. C'est connu, on assiste à une démocratisation croissante de la culture classique. Et dans ce processus, l'institution scolaire y est peut-être pour moins que le cinéma. Toute une génération d'adolescents et d'adolescentes ont découvert le *Cyrano* de Rostand par l'adaptation de Rappeneau. A la sortie du film, le livre se vendait par milliers d'exemplaires, les librairies ne fournissaient pas. Même phénomène pour *Germinal*.

Mais cet accès du plus grand nombre à la culture classique tient surtout à l'apparition d'un objet à la fois précieux et abordable, né il y a moins d'un demi-siècle en Europe et dont Giono disait qu'il était «le plus puissant instrument de culture de la civilisation moderne»: le livre de poche. Au Québec, les éditeurs l'ont compris récemment: l'avenir est dans le poche. Les collections grand public occupent une part croissante du marché du livre. La «Bibliothèque québécoise» marque des points, en publiant directement en poche l'édition critique des œuvres d'Aquin. Elle exhume aussi régulièrement des livres qui ont marqué l'histoire littéraire québécoise — *La France et nous* de Robert Charbonneau par exemple — et tout récemment, elle amorçait la réédition de l'œuvre complète d'Alain Grandbois. De son côté, la collection «Typo» refait une toilette aux grands recueils de poésie de l'Hexagone, en les augmentant d'une préface et d'une bibliographie, et redécouvre des œuvres romanesques parfois occultées par l'histoire, comme *La forêt* de Georges Brunet qu'elle sortait de l'ombre tout récemment. Quant à la collection «Compact» des éditions Boréal, elle reprend dans son ensemble l'édition de l'œuvre romanesque et autobiographique de Gabrielle Roy.

C'est en Europe toutefois que les classiques entrent massivement en poche. Au cours des dernières années, les *Petits Classiques Larousse* ont fait des petits. On a multiplié considérablement les collections qui facilitent l'accès aux œuvres du passé, en les accompagnant d'une introduction, d'un dossier, parfois même d'un lexique et d'une iconographie. L'apparat critique est le plus souvent l'ouvrage de spécialistes, qui connaissent à fond les œuvres et le contexte de leur naissance. «Le livre de poche» propose toute une série de collections d'œuvres philosophiques, théâtrales, gothiques ou étrangères, tandis que «La Pochothèque» rassemble les œuvres d'auteurs modernes que l'on tient déjà pour classiques (Zweig, Woolf). «Folio» réédite périodiquement les fleurons de la littérature mondiale, «Garnier-Flammarion» immortalise depuis longtemps les dialogues socratiques, «L'école des loisirs» au Seuil mise sur sa jolie jaquette bleu-ciel pour vendre Marivaux ou Baudelaire. Et tout récemment, Press-Pocket se lançait dans la ronde avec sa collection «Lire et voir les classiques», qui allie texte et image et se targue d'un dossier fournissant d'informations de tous poils. Exemple: en annexe de l'édition d'*Hamlet*, on trouvera les différentes traductions du monologue de l'être ou ne-pas-être, signées Voltaire, Gide, François-Victor, Bonnefoy et Pagnol.

On peut aussi se procurer des collections qui proposent une lecture plus tonique et moins scolaire des œuvres. Depuis les années 80, Rivages et Alinéa republient avec succès des textes mineurs d'auteurs grecs et latins, les débarrassant de leur langue érudite et leur payant une cure de Jouvence. Dans le même esprit, les éditions P.O.L. ont créé il y a deux ans la bien nommée «Collection» vers laquelle se tournent spontanément les lecteurs qui n'ont pas l'esprit à la pédagogie. Les textes y sont précédés d'une introduction confiée non pas à des universitaires mais à des écrivains ou des créateurs, qui invitent avec chaleur à la lecture d'un de leurs livres de chevet. C'est Rohmer qui préface *La Rabouilleuse* de Balzac et Michel Butor, le *Robinson* de Defoe. Le ton est intimiste, le plaisir de lire souvent viral.

Mais le dernier cri en ces matières, c'est le livre de poche à bas prix, calqué sur les «Millelire» italiens. Depuis peu, on peut se procurer au Québec *Le Horla* ou *La Fanfarlo* pour la modique somme de 1,95\$ dans la collection «Les mille et une nuits». Ou encore, *La métamorphose* ou *Le diable au corps* pour moins de trois dollars aux éditions Libro. De grands textes à petits prix. Les classiques ne sont décidément plus le privilège des «classes» auxquelles leur nom les destinait naguère...

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Virage à gauche obligatoire

Un universitaire descend dans la rue et reprend le combat de Parti Pris



ROBERT SALETTI

LES HABITS NEUFS
DE LA DROITE CULTURELLE
Jacques Pelletier
VLB éditeur, «Parti pris actuel»,
126 pages



Le ton est donné dès les pages liminaires. L'éditeur y inscrit la nouvelle collection dans le prolongement de la célèbre revue *Parti pris*, affirme y défendre des prises de position fermes et progressistes et y maintenir une exigence de critique radicale des diverses formes de domination qui s'exercent sur la société québécoise. L'auteur y dédie son essai aux vieilles solidarités. En exergue, une citation d'Hermann Broch, le romancier autrichien exilé aux États-Unis, annonce la disparition du «littérateur», de l'intellectuel irresponsable, aphone ou réactionnaire. Le vocabulaire ne ment pas, c'est le retour de la gauche socialisante (si le marxisme n'était pas une idéologie en désuétude, on dirait «marxisante»). Jacques Pelletier ne cache pas ses origines et ne mâche pas ses mots. *Les habits neufs de la droite culturelle* se veut une analyse vitriolique d'un certain courant de pensée dominant que Pelletier qualifie de «progressiste-conservateur», progressiste dans la manière et conservateur sur le fond. Mais qui sont ses cibles au juste?

Le réseau Boréal

D'entrée de jeu, M. Pelletier fait flèche de tout bois. Précipité par la défaite référendaire et la crise générale du marxisme, l'agnosticisme politique des intellectuels d'aujourd'hui est, selon lui, aussi clair que déplorable. La reconversion des partisans dans le postmoderne en constitue un exemple. Les revues *Spirale* et *Vice versa* sont rapidement incriminées. M. Pelletier passe également très vite sur certaines composantes d'un présumé «réseau de soutien de la nostalgie», dont feraient partie *L'actualité*, LE DEVOIR, *Voir*, le secteur culturel de Radio-Canada, le salon de Denise Bombardier et la revue *Liberté*. Comme l'une des

trames de ce réseau est formée des éditions du Boréal, on aurait pu craindre, à ce stade de la lecture, que *les Habits neufs de la droite culturelle* servirait de vulgaire règlement de comptes entre éditeurs (il est évident que «Parti pris actuel», la nouvelle collection inaugurée par cet essai, répond directement à la collection «Pour en finir avec» récemment lancée par Boréal). Or il n'en est rien. Dès que les cibles se précisent, les tirs font davantage mouche. Dans le collimateur de M. Pelletier: Jean Larose, Jacques Godbout et François Ricard, trois intellectuels qui ont fait leurs classes à la revue *Liberté*. Et on ne peut pas dire qu'il y va avec le dos de la cuiller.

De Jean Larose, Jacques Pelletier critique «la posture du mépris». Mépris de la littérature québécoise d'abord, une littérature associée par l'auteur de *L'Amour du pauvre* à une sorte de misère esthétique, surtout lorsqu'elle est comparée à la littérature française. Ce premier mépris lui serait inspiré par un rapport caractériel à une France idéalisée, à la vieille France mondaine et parisienne d'un certain Saint-Germain-des-Près par exemple. L'attitude aristocratique de Larose confine dès lors à un second mépris, celui de la culture de masse. A ce stade, l'analyse de Jacques Pelletier rejoint celle de Mario Roy dans *Pour en finir avec l'antiaméricanisme*. Sans se faire le chantre du rock, M. Pelletier défend une conception non élitiste, non hiérarchisée de la culture et de la littérature. Rappelons que M. Pelletier enseigne la littérature à l'UQAM, un des lieux du complexe intellectuel-universitaire stigmatisé par Roy.

Le chapitre sur Godbout est une attaque à la fois de l'essayiste, accusé de jouer le jeu de la société marchande qu'il décrie tant, et du romancier, dont l'œuvre est jugée révélatrice de l'histoire récente du Québec, soit de plus en plus légère et fade, superficielle et désengagée. En fait, ce chapitre renouvelle en termes plus polémiques une analyse publiée dans le *Roman national* il y a environ trois ans. L'universitaire met ici de

côté sa cravate et enfle sa veste de cuir. C'est au niveau de la rue que cela se passe et Godbout en sort plutôt égratigné.

Dans ce parallèle entre l'histoire générale du Québec et l'œuvre de Godbout se lit toute la désillusion et l'insatisfaction d'un babyboomer qui refuse tout «lyrisme». Le dernier chapitre (je laisse de côté l'intermédiaire consacré à Denise Bombardier, plus facile et moins probant) s'en prend en effet à la thèse désormais célèbre de François Ricard sur la génération lyrique, cette génération de babyboomers à qui le nombre et les circonstances ont profité et qui continue aujourd'hui à jouir de ses droits acquis. Comme dans les cas de Larose et Godbout, M. Pelletier reconnaît à Ricard un talent diagnostique (en ce sens, *les Habits neufs de la droite culturelle* n'est pas un véritable pamphlet), mais il questionne la «scientificité» de son approche (à mon avis, un faux problème) et l'accuse d'escamoter, il fallait s'y attendre, les rapports de classe. Selon M. Pelletier, le pouvoir politique, économique et social est actuellement entre les mains d'une nouvelle classe d'entrepreneurs qui a peu à voir avec la génération lyrique comme telle.

En définitive, ce qui est en cause, c'est le rapport du politique au littéraire. Larose, Godbout et Ricard accordent une certaine préséance à la littérature dans l'approche des problèmes sociaux. Pour Jacques Pelletier, c'est une attitude de classe dominante et privilégiée. La littérature doit au contraire contribuer à créer un monde meilleur, plus juste et plus progressiste. Dans ce contexte, tout appel à la culture classique ou étrangère (le Québec doit d'abord naître avant de se modeler sur les autres) sera considéré comme un pas en arrière.

Voilà, à n'en pas douter, un essai qui fera des vagues. Les cibles sont grosses et mouvantes, l'attaque est sérieuse et rondement menée. *Parti pris* contre *Liberté*: c'est le début du deuxième round.

COLLÈGES ET CÉGÉPS

Suite à la parution des derniers programmes,
veuillez nous adresser vos projets
ou vos manuscrits.
Nous vous répondrons rapidement.

Marc-Aimé Guérin
Président-directeur général



Guérin, éditeur ltée
4501, rue Drolet
Montréal (Québec)
H2T 2G2

Secrétaire de direction: *Nicole Bourget*
Téléphone: (514) 842-3481
Télécopieur: (514) 842-4923



AGENCE DU LIVRE

spécialisée en
Sciences Humaines

1710, rue Saint-Denis

844-6896

Montréal (Québec) H2X 3K6

Télécopieur: 514 / 844-7721

LIBRAIRIE AGRÉÉE

Spécial vacances d'hiver

Du 15 au 28 février 94

Remise de 15 à 40 %
sur toute la collection générale
et les nouveautés en magasin

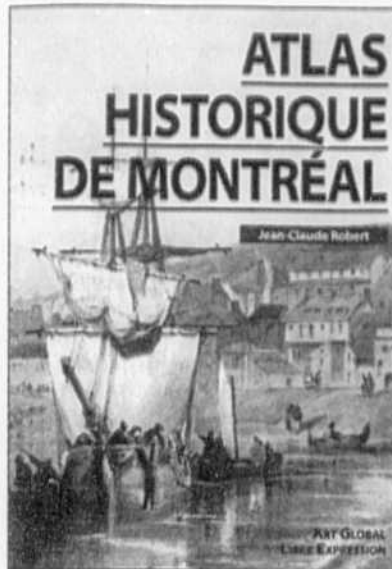
Bonne relâche  bon voyage !

* Ne s'applique pas sur les manuels scolaires
et livres scientifiques et techniques.

L I V R E S

LE FEUILLETON

Vieilles blessures de guerre



Pour comprendre Montréal

ATLAS HISTORIQUE DE MONTRÉAL
Jean-Claude Robert,
Art Global/Libre Expression,
1993.

SOPHIE GIRONNAY
LE DEVOIR

Que de qualités dans ce livre! D'abord, l'idée était brillante. Raconter l'histoire de Montréal, en s'appuyant non sur les étapes politiques, mais plutôt sur les développements physiques de la cité, tels qu'ils apparaissent sur les cartes et les plans d'époque. Certains pays et très peu de villes, écrit-on en introduction, ont leur atlas historique. Montréal a désormais le sien.

Mais le texte de Jean-Claude Robert, professeur d'histoire à l'UQAM, offre bien plus qu'une série de commentaires ajoutés à des documents visuels. Bien sûr, les 47 cartes qu'il a choisies (agrémentées parfois d'autres illustrations et graphiques) lui fournissent le plan de son ouvrage, divisé en autant de «planches». Mais elles sont regroupées en six grandes périodes historiques, qu'une introduction conséquente raconte chaque fois dans le détail. Si bien que le livre peut aussi bien se lire d'une traite, tel une synthèse de l'histoire de Montréal depuis les glaciations jusqu'à aujourd'hui.

Et il se lit dans l'étonnement. Car le texte de Jean-Claude Robert est d'une clarté et d'une concision remarquables. Le style, d'une absolue neutralité, se rapproche, par exemple, de celui d'un dictionnaire. Mais il y a toutes sortes de dictionnaires; il en existe aussi des mal écrits, des brouillons, des glauques. Celui-ci, tout au contraire, ne laisse planer aucune ombre désagréable dans l'esprit du lecteur. C'est bien simple, il réussit même à régler le cas de l'ère glaciaire en deux coups de cuiller à pot. On a tout compris, on a l'impression de savoir l'essentiel, et oh! miracle, on n'a pas décroché avant la fin de la page. De plus, quand une question n'a pas encore fait l'unanimité parmi les chercheurs, M. Robert n'hésite pas à nous résumer l'état des connaissances et des thèses en opposition, montrant encore ici — je me répète, pardon — des qualités exceptionnelles de concision et de clarté.

Bref, le travail de Jean-Claude Robert mérite tous les éloges. Hélas! Mille fois hélas! La frustration que nous inflige le seul défaut de ce livre n'en est que plus insupportable. Il s'annonce comme un atlas... et nous prive de cartes!

Des cartes, il y en a — et là encore il faut saluer le travail de recherche qui a permis de rassembler des documents parfois oubliés dans de lointaines archives, de France notamment. Malheureusement, elles sont reproduites à si petite échelle qu'elles en deviennent illisibles, donc inutilisables. Du coup, les voilà réduites au pauvre statut de jolies illustrations.

D'accord, c'est esthétique. Mais tout l'intérêt d'un atlas, historique ou pas, n'est-il pas de laisser le chercheur autant que le rêveur, l'amoureux de cartes et d'estampes, circuler dans des repères qu'il apprend à identifier, à nommer. Le régal que ce serait, par exemple pour un professeur de littérature ou un romancier, de pouvoir repérer sur le plan véritable du réseau des «petits chars» de 1923 (planche 35, page 134), le trajet qu'emprunte tel héros, dans tel ou tel épisode de roman... Si les cartes étaient à la bonne échelle, ce livre deviendrait certainement un ouvrage de référence et un outil de travail indispensable. Tel qu'il est, il devient l'un des plus excellents livres existants sur le développement urbain de Montréal, mais un livre d'histoire, sans plus, ce qui invalide toute l'entreprise.

À la place des éditeurs, Art Global et Libre Expression, pour ne pas les nommer, je me dépêcherais de corriger cette malheureuse erreur en publiant un supplément, ou les 41 planches seraient reproduites en grand. On pourrait insérer cet outil de recherche dans le livre, en dépliant même quelques pages ou les détacher pour les afficher sur le mur...

Et ça se vendrait comme des petits pains chauds!



ROBERT LÉVESQUE

LE TEMPS DES ITALIENS
François Maspero
Collection Fiction & Cie
Seuil, 140 pages

C'EST LA GUERRE
Louis Calaferte
L'Arpenteur

Gallimard, 192 pages

Joseph Staline, qui s'y connaissait, disait, cigare en gueule: vous tuez un type, vous en faites un martyr ou un héros; vous en tuez 12 000, vous faites des statistiques...

Ce qui est commode avec les guerres, cyniquement parlant, vu du chef, c'est que le mort n'a plus de valeur propre, il ne compte plus dès lors qu'on le multiplie, il entre anonymement dans la notion-fosse commune appelée «les morts», qu'ils soient du jour, du mois, de telle frappe aérienne, de tel combat, de telle guerre... les morts tout simplement.

La guerre commence toujours infiniment mal; il faut donc qu'elle continue. Ça c'est Charles De Gaulle, qui s'y connaissait aussi, qui disait ce théorème fatal, sans cigare bien sûr — un Havane entre les lèvres de De Gaulle, c'est pire qu'une moustache à la Joconde...

De Gaulle et Staline, comme Hitler, comme Nixon au Vietnam, Maggie Thatcher aux Malouines, Saddam Hussein au Koweït, Bush dans le Golfe persique, Karadzic à Sarajevo, le père Aristide à Washington et Cédric à Port-au-Prince, ou Mitterrand quand il dit quelque chose comme «il m'aura manqué une guerre pour donner ma mesure», tous, viscéralement ou forcément, toutes tendances confondues, ils aiment la guerre, ils l'appellent. Ils trouvent en elle, larvée ou embrasée, froide ou civile, juste ou capricieuse, nécessaire ou vengeresse, la nature même du pouvoir politique qui est de se consolider et de s'établir sans barguigner sur les détails.

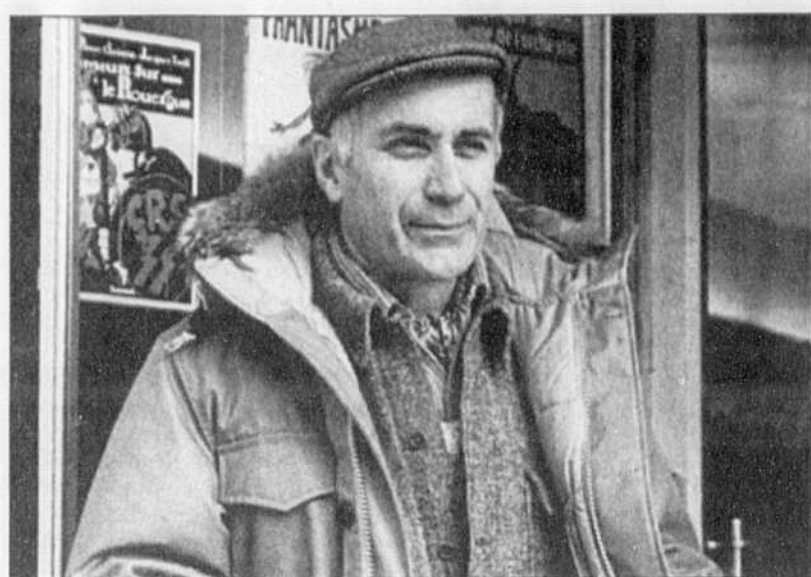
Les cœurs brisés, la peur, la grande tristesse d'une vie, la mélancolie à jamais, l'inoubliable, l'inoublié, les cicatrices, c'est pour qui? C'est pour ceux qui ne connaissent qu'un seul des morts de la statistique, peut-être deux, ou trois du même quartier, ceux qui se souviennent de deux vieillards tirés de chez eux un dimanche matin et qu'on n'a jamais revus, à qui ils n'avaient jamais parlé mais dont la disparition est comme une blessure blanche, tache de Javel dans le tissu de la mémoire. Un père. Un frère. Un inconnu qui vous avait parlé un soir, il y a longtemps.

Deux romans exposent aujourd'hui ces blessures exsangues de guerres d'autrefois, deux romans pleins de souvenirs très précis d'il y a 50 ans qui remontent sec dans la gorge, qu'il a fallu écrire, retours au passé indéfini sous forme de récits naïfs et poignants; deux romans où la guerre — celle de 39-45 en France — est racontée par un enfant qui la vit: une fille de 12 ans sur la côte où campent en 1942 les Italiens de Mussolini, et un garçon de 11 ans dans la France du marché noir des oeufs et fromages et de la collaboration commerciale.

Deux ouvrages écrits par des romanciers qui avaient justement ces âges-là dans ces temps-là... François Maspero, qui poursuit dans le champ fictionnel un travail qu'il menait dans le document lorsqu'il était éditeur, avec sa fameuse collection «Actes et mémoires du peuple», s'est glissé dans la peau d'une couvrentine, Lise, qui apprend en octobre 1942 la mort de son père disparu depuis mai 40. Sa mère, elle ne l'a pas connue. En novembre, les religieuses l'envoient chez ses grands-parents, à Pignerol, qui n'est même pas une gare, mais un passage à niveau, dans un coin de la côte (qui sera d'azur après la guerre...) où campent des chasseurs alpins de Mussolini, occupant un coin de France vaincue que les Allemands leur laissent.

Lise va y découvrir la réalité quotidienne de la guerre, le maquis, les combines, la dame pieuse qui tient le contact avec la milice de Vichy, «la loi de la guerre», derrière l'occupation la colère que l'on tait le jour et qui éclate la nuit, les soupçons, Radio-Paris puis Radio-Londres, et l'étrange cohabitation des paysans de Pignerol et des *alpini*, tous prolétaires, tous plus ou moins de même origine et de même condition. Lise sera marquée dans ce monde détraqué par la gentillesse du lieutenant italien qui a établi ses hommes dans la grande maison bourgeoise que gardent son papi et sa mamie, un jeune lieutenant qui la rejoint parfois sur la plage, qui lui parle gravement comme à une grande, qui n'aime pas la guerre qu'il fait, qui lui cause des aventures de Télémaque, et d'Ulysse, le seul des fameux guerriers qui est rentré à la maison... Le lieutenant part bientôt pour Stalingrad, et Lise ne le reverra jamais.

Peu de romanciers ont foulé ce terrain particulier que Maspero observe, l'occupation de la Riviera française par les Italiens. Le Clézio dans *L'Étoile errante*; c'est à peu près tout. On trouvera dans ce regard porté par Maspero sur la guerre vécue à Pignerol le sentiment très net, sobrement ramassé, que la loi de la guerre est partout à la fois semblable et différente, que lorsque des humains vont face à des humains la guerre se voile la face, se terre, s'intimide naturellement, et que, comme dans *Le Silence de la mer* de Vercors, chef-d'oeuvre du genre, rien ne vaut un regard, un geste, un silence, pour la condamner sans appel.



François Maspero

La petite Lise vivra sa vie — après les hivers et les étés de la guerre Maspero la met en scène en accéléré jusqu'à aujourd'hui — mais cette vie est dorénavant fondée sur ce «temps des Italiens», ce passé mort d'où resurgissent 50 ans plus tard dans la mémoire de l'orpheline les visages du lieutenant triste parlant d'Ulysse, et ceux d'Alice et Barbara Spajcz, deux soeurs juives cachées à Pignerol avec leurs parents, famille d'ombres, sa vraie famille — la petite Alice dormait collée sur elle, joues en feu et fesses gelées —, que des policiers français en civil vinrent arrêter comme bien d'autres «familles de passage» (Lise saura plus tard que c'était pour les déporter vers les camps de la mort).

Louis Calaferte, lui, s'est remis dans la peau du garçon de 11 ans qu'il était lorsque sur la place de son village une vieille dame aux mains osseuses cria que c'était la mobilisation générale. Son ouvrage est le long récit au présent de ces années de l'adolescence où l'on est d'abord content que ce soit la guerre et que l'on se demande «c'est quoi Hitler».

Mais il ne se le demande pas longtemps, le gamin de Calaferte, parce qu'on vieillit vite dans la guerre, et que se révèlent les vrais visages derrière les figures connues. Lorsqu'il

se rend compte que la Gestapo arrête les Juifs, quand l'on entend dans la TSF Trenet chanter *Y'a d'la joie*, et que la vie continue, et qu'un copain lui réplique que «si on sait se démerder la guerre c'est un bon terrain de chasse», il se dit, lui: «Il n'y a autour de moi que vol, mensonge, compromission, passion de l'argent, égoïsme, indifférence, corruption, hypocrisie, prostitution déguisée, violence, lâcheté, bassesse, obséquiosité intéressée. J'ai treize ans. Quatorze ans. Quinze ans. J'apprends l'homme. L'homme est une saloperie».

Calaferte, le petit narrateur de Calaferte. Il fait ses inventaires. Il évalue. Il raconte. Et ce roman très personnel, écrit à certaines pages pas très loin d'un poème en vers libres, de la charge lyrique, fait d'éclats de souvenirs, et parfois d'une violence de regard, d'un jugement d'enfant, a la force convaincante d'un cri très longtemps retenu.

Chez Calaferte comme chez Maspero, derniers chroniqueurs de la mondiale, on trouve finement accompli le même devoir de mémoire, la même attention retrouvée devant ces vieilles blessures de guerre, cicatrices innombrables qui ne disparaîtront jamais quand les statistiques, elles, sont déjà oubliées, puisque après tout elles sont faites pour disparaître.

La classe, c'est LOGIQUES

DEVENIR ENSEIGNANT

À la conquête de l'identité professionnelle

Volume 1
Traduit par Jacques Heynemann et Dolorès Gagnon

FORMATION DES MAÎTRES

Les Éditions LOGIQUES

DEVENIR ENSEIGNANT 1: À la conquête de l'identité professionnelle

P. Holborn, M. Wideen, J. Andrews
traduction: Jacques Heynemann et Dolorès Gagnon
LX-97 - ISBN 2-89381-079-9
225 pages - 24,95 \$

Par quelles transformations doivent passer les étudiants qui deviennent enseignants?

DEVENIR ENSEIGNANT

D'une expérience de survie à la maîtrise d'une pratique professionnelle

Volume 2
Traduit par Jacques Heynemann et Dolorès Gagnon

FORMATION DES MAÎTRES

Les Éditions LOGIQUES

DEVENIR ENSEIGNANT 2: D'une expérience de survie à la maîtrise d'une pratique professionnelle

P. Holborn, M. Wideen, J. Andrews
traduction: Jacques Heynemann et Dolorès Gagnon
LX-98 - ISBN 2-89381-080-2
250 pages - 24,95 \$

L'importance des stages en milieu d'enseignement.

LA SUPERVISION PÉDAGOGIQUE

Méthodes et secrets d'un superviseur clinicien

Traduit par Jacques Heynemann et Dolorès Gagnon

FORMATION DES MAÎTRES

Les Éditions LOGIQUES

LA SUPERVISION PÉDAGOGIQUE

K.A. Acheson et M.D. Gall
traduction: Jacques Heynemann et Dolorès Gagnon
LX-175 - ISBN 2-89381-150-7
464 pages - 34,95 \$

Le best-seller de la formation des maîtres enfin disponible en français.

LA GESTION DISCIPLINAIRE DE LA CLASSE



Les Éditions LOGIQUES

LA GESTION DISCIPLINAIRE DE LA CLASSE

Jean-Pierre Legault
LX-108 - ISBN 2-89381-118-3
128 pages - 24,95 \$

Une réflexion sur le problème de l'heure, mais aussi des solutions et des méthodes pratiques.

LOGIQUES

Dist. excl.: LOGIDISQUE
Tél.: (514) 933-2225
FAX: (514) 933-2182

Donnez l'espoir qui fait vivre.

LA FONDATION CANADIENNE DU REIN

Avancer en âge: une victoire à célébrer!

Florida Scott-Maxwell LA PLÉNITUDE DE L'ÂGE



Traduction
de Solange Chaput-Rolland
et Elsa J. Foster

LA PLÉNITUDE DE L'ÂGE, le très beau livre de Florida Scott-Maxwell, vient d'être traduit par SOLANGE CHAPUT-ROLLAND et ELSA J. FOSTER qui nous invitent à en découvrir toute la richesse.

LA PLÉNITUDE DE L'ÂGE est un vibrant éloge à la vie qui nous conduit à une étonnante constatation: la vieillesse contient autant de gain que de perte. Elle recèle même une liberté qui en est sa récolte légitime.

“Un beau livre bien traduit, à déguster lentement et auquel on retournera souvent.”

Renée Rowan
Le Devoir

La plénitude de l'âge
de Florida Scott-Maxwell
Traduction de
S. Chaput-Rolland et
E. Foster
17,95 \$



Éditions Libre Expression 2016, rue Saint-Hubert Montréal H2L 3Z5

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Samedi 19 février de 16h à 19h
RÉGINE ROBIN
Le deuil de l'origine
Éd. P.U. de Vincennes

Vendredi 4 mars à 19h
DENISE HELLY
et ANNE VASSAL
Romanciers immigrés
Éd. IQRC

La langue fétiche
Revue DISCOURS SOCIAL
vol. 5, nos 3 et 4

de 9h à 22h
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669 • téléc.: 274-3660

L I V R E S



Michèle Nevert et le sujet de son analyse.

Devos à la loupe

JEAN CHARTIER
LE DEVOIR

Michèle Nevert, professeur à l'Université du Québec à Montréal (UQAM), a réussi un singulier exploit: faire entrer Raymond Devos à la Sorbonne. Elle vient en effet de publier une très sérieuse analyse aux prestigieuses Presses Universitaires de France, dans la collection «le texte rêve». Son objectif était de considérer Devos comme un écrivain à part entière. «La publication de l'intégrale des textes de Devos a précipité la réalisation d'un désir vivace en moi: consacrer une étude à l'artiste le plus original de notre temps», dit-elle.

Cette spécialiste de linguistique affirme que le travail d'écriture de Devos le place «aux côtés d'écrivains aussi prestigieux que Lewis Carroll, Raymond Roussel, Georges Perec». C'est dire la diversité et l'ampleur du projet de Devos.

Michèle Nevert va à l'essentiel; elle analyse le jeu verbal de Devos. «L'artiste prend le mot à contre-pied, il réutilise une expression figée ou encore recourt à tout autre jeu verbal (calambour, contrepétition, etc) et, aussitôt, le réel bascule dans l'imaginaire».

Discours sur l'imaginaire

Elle note que Devos tient un discours critique au sujet de l'imaginaire et que cette préoccupation est centrale chez lui. Michèle Nevert examine la notion du dédoublement en citant de nombreux exemples; ainsi en est-il du monologue «doublé par ses doubles», de «l'auteur critique ou un cas de dédoublement» ou encore du «docteur Jekyll et son lion Hyde». La Méridionale trouve naturellement la formule-choc: «Il est l'artiste de l'évasion qui s'évade dans l'enfermement».

Michèle Nevert a tout considéré: elle cite 149 des 165 textes de Devos et on ne s'en lasse pas. L'analyse universitaire est menée avec fougue. «J'ai écrit ce livre pour l'essentiel en deux mois l'été dernier dans la passion, raconte-t-elle. Puis je l'ai corrigé en février». Elle a rencontré Devos à Montréal après son célèbre spectacle de l'Arlequin, voici une dizaine d'années; puis elle a mûri son sujet.

Comment expliquer l'attitude de Devos? «La folie langagière se maintient toujours à l'intérieur d'un cadre rigoureux», écrit-elle en citant *Le bout du bout* pour illustrer son propos: «Vous pouvez prendre mon raisonnement par tous les bouts, il se

tient!». L'universitaire de Toulouse et de Montréal soutient aussi que «ce marginal de l'Académie connaît sur le bout des doigts toutes les règles du langage». Il a une connaissance approfondie de la grammaire ainsi que du dictionnaire. Il sait le sens des mots. «C'est un homme de savoir, un homme de lexique», dit-elle.

Sa démarche fut de lire les textes et de les faire se répondre les uns aux autres. Si le dernier chapitre s'intitule «Devos psychanalyste», c'est que celui-ci occupe une position unique à cet égard: il tient à la fois la place de la personne sur le divan et celle de la personne sur le fauteuil. «On n'a jamais vu ça. Il en est conscient», dit-elle. Devos fait ses propres associations et il les analyse lui-même. Cela tient du rêve, du jeu et de la magie.

En fait, c'est Raymond Devos qui a choisi Michèle Nevert pour écrire un livre sur lui. Il ne voulait pas d'une biographie. Il souhaitait un livre écrit par quelqu'un qui soit apte à décortiquer «sa machine textuelle». Et c'est précisément ce qu'a fait cette universitaire.

La fonction de Devos dans notre société, c'est d'être le miroir de notre inconscient, estime Michèle Nevert: «Il a un attrait pour la folie, les lieux d'enfermement, le langage. Le texte fait un sens dessus-dessous giratoire avec lui». En fait, Devos touche à la folie en chacun de nous, à l'absurdité de nos existences. Les autres clowns sont des fous du roi. Lui, il incarne plutôt le bateau du Moyen Âge, celui qui était le véritable bouffon du roi, avec des qualités langagières remarquables. Il est devenu en quelque sorte le bouffon du langage de la société moderne, se transformant tour à tour en mime, acrobate, jongleur, grimacier et musicien. La linguiste en conclut: «c'est un phénomène unique au vingtième siècle».

Au lancement de son livre, à l'UQAM, Michèle Nevert a présenté Raymond Devos comme un «homme du doute, de la crainte de blesser». Elle ressent chez lui l'inquiétude de mal faire, de terrifier les gens. Et, c'est pourquoi il est le seul clown complet du vingtième siècle, en costume de ville et léger maquillage pour marquer la différence avec le public.

Le jour du lancement, Devos a fait parvenir depuis Paris le télégramme suivant à celle qui est devenue son amie. «Chère Michèle, tu es entrée par effraction dans mes petites histoires. Alors que je me croyais enfermé à double tour, me voici libéré à double titre.»

LES GRANDS GESTIONNAIRES
ET LEURS ŒUVRES
ROLAND ARPIN ET LE MUSÉE
DE LA CIVILISATION
Geneviève Sicotte, Francine Séguin,
Laurent Lapierre,
Les Presses de l'Université du Québec
et Presses HEC,
1993, 170 pages, 20\$

«La quête de sens, qui est une aspiration profonde chez tous les humains, passe dans nos pays riches par des décisions très contraignantes qui mettraient fin à la croissance indéfinie, à l'efficacité à tout prix et à n'importe quel prix, à la consommation effrénée. Redonner un sens à la vie, cela veut dire privilégier l'être plutôt que le paraître. Est-ce encore possible?»

Cette réflexion est l'une de celles, très nombreuses, qui émaillent le chaleureux témoignage qu'une nouvelle collection consacre à Roland Arpin. Qu'est-ce qui l'anime, qu'est-ce qui le fait courir? Les trois auteurs nous le font découvrir avec bienveillance et la complicité de leur premier grand gestionnaire, qui livre petits et grands secrets sur lui-même. C'est d'ailleurs l'objet même de cette collection qui, après le «cobaye» Arpin, nous fera découvrir d'autres grands gestionnaires, dont MM. Laurent Beaudoin (Bombardier), Claude Castonguay (assurance-maladie, La Laurentienne) et Pierre Bourque (Jardin botanique, Biodôme).

L'objectif de ces monographies n'est pas de révéler des normes ou des recettes infallibles — en existe-t-il en matière de leadership? — mais d'alimenter l'imagination, la réflexion et, peut-être, le débat. Les trois auteurs des HEC atteignent amplement leur but avec cet essai, dans les deux sens du terme, ce coup d'envoi qui est un coup de maître. Qu'il s'agisse de ses années d'apprentissage, ou le jeune Roland a pu vivre en équilibre familial harmonieux, dans le quartier montréalais de Rosemont, de son expérience comme pédagogue, à titre de Frère des Ecoles chrétiennes, puis de professeur et dirigeant du Cégep de Maisonneuve, finalement de son passage au service de l'Etat, M. Arpin se livre à de multiples confidences qui nous permettent de mieux comprendre son cheminement et ses valeurs.

À lire ainsi — car c'est d'abord lui qui s'épanche dans ce qui a tout l'air d'une biographie autorisée — on saisit mieux comment, pour ce gestionnaire innovateur qui gère par

Roland Arpin

La quête de sens d'un homme pluriel



PHOTO JACQUES GRENIER

Chez Roland Arpin, sens du devoir, énergie et créativité se conjuguent.

l'action, la culture est un mode de vie et comment, en mettant la compétence au cœur de son projet, quel qu'il soit, on peut réconcilier deux pôles: la rationalité et l'affectivité.

Avec leur premier «héros», les auteurs réhabilitent de façon magistrale la subjectivité dans les orientations et les décisions d'un chef.

«Roland Arpin est un vivant témoignage du rôle d'éducateur que peut jouer le dirigeant, contribuant par son action et son exemple au développement et à l'épanouissement de ses collaborateurs. Le fait qu'il ait accepté de se prêter à cette biographie montre d'ailleurs l'importance qu'il accorde à ce rôle d'éducateur, écrivent Lapierre, Séguin et Sicotte. Nous sommes sortis enrichis de cette expérience. Nous avons connu un homme remarquable, dont l'oeuvre est aussi diverse que réussie, un homme de grande culture, un travailleur acharné ayant le souci de l'excellence et du travail bien fait.»

Tous ceux qui ont eu la chance de le croiser seront d'accord avec cet hommage vibrant à un pédagogue et éducateur à la carrière polyvalente, variée, cumulative et convergente,

comme il le confie. Sa passion, c'est la communication, le plaisir de dire, d'expliquer, d'établir des rapports entre les connaissances, d'échanger et de convaincre. Il possède aussi

Ses réflexions ne sont jamais anodines, mais elles feront sûrement sursauter les tenants de la dernière mode

Chez lui, sens du devoir, énergie et créativité se conjuguent. La vocation et le métier, la passion et la technique, voilà les pierres d'assise qui, sous l'apparente diversité des mandats professionnels, fondent la carrière de M. Arpin.

Ses réflexions ne sont jamais anodines, mais elles feront sûrement sursauter les tenants de la dernière mode à tout prix et à tout vent. Avec passion, il plaide pour la continuité, la rigueur, l'équité, le bon sens, les sens commun, l'idéal, la générosité, le rêve à l'infini, la transmission de valeurs lubrifiantes. Les siennes, il les livre sans gêne et sans forfanterie, cet humaniste à l'aube de la soixantaine qui poursuit, inlassable,

sa quête de sens. Fier comme un homme de la Renaissance, et altruiste en prime.

Grâce à sa gestion innovatrice, il a lancé une immédiate et durable histoire d'amour entre son Musée et les Québécois, ceux de la Capitale certes, mais aussi tous les autres. Il ne nie pas, au contraire, l'importance capitale de l'affectivité dans la gestion humaine. «La passion fait partie de la vie, elle en est même un moteur, une force qui pousse l'être humain à devenir ange ou bête, à réaliser de grandes choses et parfois des bassesses innombrables. La gestion étant une technique qui s'exerce par l'assemblage de plusieurs habiletés — et non pas une science, comme on tente parfois de le faire croire —, on ne saurait y faire abstraction de la passion.»

Les auteurs font écho à cette conviction. «Tantôt formaliste, précis et conventionnel dans sa manière de voir les choses, tantôt évocateur, presque lyrique, tantôt péremptoire et sûr de lui, tantôt ouvert aux solutions nouvelles et aux nuances, Roland Arpin pourrait être défini par la négative: ni pourvu d'une formation spécialisée, ni inféodé à une école, ni entiché des méthodes de psychogestion, ni convaincu que la seule raison peut suffire à faire évoluer une entreprise, ni traditionaliste, ni farouchement axé sur les nouvelles approches. Sa gestion est à l'image de sa personnalité, tentant d'échapper aux définitions trop étroites.»

«La quête de sens est peut-être une utopie, confie M. Arpin, et pourtant quel merveilleux défi pour une société qui est à maints égards une société bloquée... Si le fait, poursuivons cette utopie, créons ce pays qui n'existe nulle part. Ceux qui ont découvert l'Amérique n'ont-ils pas fait quelque chose de ce genre? Pour lui, toutefois, cette quête de sens va plus loin encore. «Oui, je suis croyant, pratiquant, j'ai la foi. C'est là une richesse et un don qui est fragile et périssable. Tout comme les dons de l'intelligence et du cœur, la foi doit être entretenue, cultivée, développée, pour rester vivante. Malheureusement, j'ai peu d'occasions de tester la vigueur de ma foi, parce que je vis dans une société qui est au neutre et même en marche arrière en ce qui a trait aux valeurs religieuses et aux aspirations spirituelles.»

Cet homme pluriel, comme dirait Montaigne, a des convictions si profondes que demain, dimanche (le 20 février), M. Arpin est le premier invité des Conférences Notre-Dame, à la Basilique de Québec. Le thème de son homélie: foi et culture, un dialogue qui n'est jamais achevé. Il en a fait du chemin, le petit Frère enseignant de Rosemont!

Denis Côté

Plus qu'une aventure

LE PARC DES SORTILÈGES
Denis Côté
La courte échelle,
coll. Roman jeunesse, 92 pages

GISELE DESROCHES

C'est s'est mis à aller de travers dès qu'ils sont sortis de la Maison des miroirs. Les parents de Maxime avaient pourtant promis de les attendre à la sortie, jusque à côté du guichet. Nostalgiques des fêtes foraines d'autrefois avec leur magie et leurs phénomènes de foire, les parents avaient insisté pour emmener Maxime et ses deux meilleurs amis, Joe et Pouce, au Parc d'attraction. Mais les parents sont introuvables, il fait soudain noir, la foule se fait plus dense et le préposé au guichet ressemble à un acteur de film d'horreur. A bien y penser, il se passe des choses pas normales dans ce Parc d'attraction. Et les trois jeunes ont intérêt à courir vite autant qu'à penser vite.

Le nouveau thriller pour jeunes de Denis Côté, *Le Parc aux sortilèges*, réussit à nous arracher à nos certitudes et à nous accrocher aux pages qui défilent à la vitesse de l'éclair. De l'action, du danger, du mystère et des émotions, il est orchestré avec brio de façon à provoquer un sentiment de déroute et une intensification graduelle de la tension. Des émotions de peur, de panique, de terreur même, font vite leur apparition. Rien d'horrible, rassurez-vous. Mais ne vous rassurez pas trop tout de même. Vous ne trouvez pas que

les jeunes ont le bégain facile pour l'horreur, ces temps-ci?

On peut voir un parallèle étonnant entre cette série d'épreuves et l'accession au monde adulte. Les trois jeunes, privés de leurs parents, doivent affronter seuls les menaces répétées qu'ils rencontrent et découvrir par eux-mêmes le sens de cette mascarade effrayante. Le monde tourne à l'absurde et on doit découvrir vite par quel bout le lire. Ce qui permettra ensuite de l'affronter. A travers les personnages du roman, lecteurs et lectrices ont l'occasion de devenir des héros. Et ils ou elles se transforment en même temps qu'eux. Leur perception même du danger se modifie au fur et à mesure de la lecture. Une fois la transformation achevée, les héros retrouvent la dimension normale de la vie et leurs parents, pendant ce temps, n'ont rien remarqué d'anormal. Les histoires de peur seraient-ils les récits initiatiques modernes?

Explorer ses émotions

Pour Denis Côté, écrire des histoires de peur ou d'horreur, c'est une façon d'explorer ses propres émotions, de creuser dans sa propre matière pour en comprendre l'essence. «L'écrivain, dit-il, est semblable à un comédien. Tous deux doivent trouver en eux la matière dont sont faits les personnages. C'est jouissant d'être un méchant». Il parle de l'engagement pour l'horreur comme d'un intérêt pour les émotions. Et

l'émotion la plus intense, dit-il, est la peur. Les romans d'horreur sont une littérature d'émotions. «C'est comme la musique rock: de la sueur, du sang, des larmes. C'est une littérature des liquides corporels.»

Denis Côté, à l'instar de Guy Corneau dans *Père manquant, fils manqué*, observe que les événements traumatisants tels les séparations, les accidents, les maladies, font maintenant office de rites initiatiques, disparus comme tels de nos sociétés. C'est à l'occasion d'une épreuve marquante que bien souvent, on découvre sa voie, ses valeurs. Or, les épreuves et les événements traumatisants forment l'essentiel des romans d'aventure.

Denis Côté a toujours été attiré par l'aventure. Mais l'aventure, ce n'est pas très «édifiant». «Les jurys pour la jeunesse, même s'ils sont en présence d'un petit bijou de roman, ciselé à la perfection, lui préféreront toujours des œuvres édifiantes», affirme-t-il, lui qui pourtant a vu ses deux premières œuvres parues en 1983 (*Les parallèles célestes* et *Hockeyeurs cybernétiques*), couronnées par le Prix du Conseil des Arts (aujourd'hui Prix du Gouverneur général) et le Grand Prix de la Science-fiction et du Fantastique québécois. La plupart de ses livres se sont retrouvés un jour ou l'autre en finale d'un prix quelconque et, en 1992, l'auteur reçoit pour l'ensemble de son œuvre le Prix Brive/Montréal, attribué alors pour la première fois.

La courte échelle a réédité dernièrement deux de ses premiers romans. *Hockeyeurs cybernétiques* s'intitule maintenant *L'arrivée des inactifs* et *L'invisible puissance* (anciennement aux éditions Paulines), après avoir subi un remaniement complet, vient tout juste de paraître sous le titre de *Descente aux enfers*. Il y est question de sectes et d'extrême droite. Un thème qui n'a pas vieilli (les groupes d'extrême droite utilisent les mêmes méthodes qu'il y a 50 ans, constate l'auteur) et qui donne peut-être à son auteur des allures de visionnaire parce que devenu tellement actuel.

Denis Côté
LE PARC AUX
SORTILÈGES



la courte échelle Roman Jeunesse

Denis Côté, qui a célébré son 40^e anniversaire le 1^{er} janvier dernier, travaille actuellement à son 20^e livre. Depuis dix ans, il a rencontré des milliers de jeunes lecteurs et lectrices dans les écoles, les bibliothèques ou à l'occasion de Salons du livre. Il leur a raconté mille fois comment il travaille, quatre à cinq heures tous les jours, devant son ordinateur. Répondu mille fois aux mêmes questions. Abordé mille fois les mêmes thèmes. Il a eu envie de faire silence. Année sabbatique. Écrire et réécrire. Écrire une histoire pour se moquer de tout ça. Ça a donné *La machine à écrire* dans le recueil de nouvelles *Je viens du futur*, paru chez Pierre Tisseyre l'année dernière. Pas tendre pour les profs de français. Ni pour les auteurs d'ailleurs. L'écrivain aimerait maintenant que l'on trouve des formules différentes pour ces rencontres. Pourquoi pas des tournois sportifs qui opposeraient par exemple une équipe d'écrivains/d'écrivaines à une équipe de jeunes? Ping-pong, ballon-balai... Denis Côté adore le ballon-balai. Et vous? Les jeunes, eux, adorent les romans de Denis Côté. La preuve que «populaire» et «de qualité» peuvent aller de paire.

BEST-SELLERS



LIBRAIRIE
GÉNÉRALE FRANÇAISE

ROMANS QUÉBÉCOIS

- 1 LA TOURNÉE D'AUTOMNE, Jacques Poulin, éd. Leméac
- 2 CARAVANE, Élise Turcotte, éd. Leméac
- 3 LA RENARDE, Chrystine Brouillette, éd. Dénœl/Lacombe
- 4 LE TEMPS DES GALARNEAU, Jacques Godbout, éd. Seuil

ESSAIS QUÉBÉCOIS

- 1 GENESE DE LA SOCIÉTÉ QUÉBÉCOISE, Fernand Dumont, éd. Boréal
- 2 LA PLÉNITUDE DE L'ÂGE, Florida Scott-Maxwell, éd. Libre Expression
- 3 DÉMOCRATIE DANS TOUS SES ÉTATS, Jacques Zylberberg, éd. P.U.L.

ROMANS ÉTRANGERS

- 1 LE ROCHER DE TANIOS, Amin Maalouf, éd. Grasset
- 2 L'HOMME ROMPU, Tahar Ben Jelloun, éd. Seuil
- 3 LES LARMES, Françoise Mallet-Joris, éd. Flammarion
- 4 L'OEIL DU SILENCE, Marc Lambron, éd. Flammarion

ESSAIS ÉTRANGERS

- 1 LES BATARDS DE VOLTAIRE, John Saul, éd. Payot
- 2 DE SUPERMAN AU SURHOMME, Umberto Eco, éd. Grasset
- 3 LES TESTAMENTS TRAHIS, Milan Kundera, éd. Gallimard

LIVRES JEUNESSE

- 1 LA PETITE WU-LI, Ricardo Alcantara/Gusti, éd. Gautier-Languereau

LIVRES PRATIQUES

- 1 LES INDISPENSABLES DU DISQUE COMPACT CLASSIQUE, Jean-Charles Haffel/Piotr Kaminski, éd. Fayard
- 2 DICTIONNAIRE DE LA FRANCE MÉDIÉVALE, Jean Favier, éd. Fayard

COUP DE CŒUR

- 1 LES CHIGNONS, Geneviève Bergé, éd. Gallimard

10, rue de la Fabrique, Québec (418) 692-2442



Découvrez la richesse du patrimoine maritime
du fleuve et du golfe du Saint-Laurent!

Procurez-vous le livre
LA TRADITION MARITIME DE MATANE

de Louis Blanchette, 200 p., 80 illustrations.
Appréciez les lointains débuts de la présence européenne dans la région de Matane, en Gaspésie. Naviguez vers la Côte Nord et la Basse Côte Nord. Revivez la Bataille du Saint-Laurent (1942) et les attaques par les U-Boats allemands. Faites une agréable excursion sur un bateau-magasin. Partagez la vie mouvementée de 50 Capitaines de navires.
Payable par chèque, mandat-poste ou sur livraison.

Par la poste : Louis Blanchette, 481, Mgr Langis, Rimouski (Qc) G5L 5G3
Prix : 20.00\$ (livre et frais de poste compris)

LIVRES

LES PETITS BONHEURS

LITTÉRATURE
QUÉBÉCOISE

JACQUES ALLARD

Marcheurs
dans la nuit noire

CHRONIQUE DES VAILLEURS, NOUVELLES

Roland Bourneuf, *L'Instant même*, 108 pages.

Après les *Éphémères* de Monique Bosco, les *Stupéurs* de Gilles Archambault et *Ciné die* de Jean-François Bacot, voici d'autres récits réflexifs, aussi dignes d'attention. Ils paraissent chez l'éditeur spécialiste des proses brèves, là où ont aussi été publiées celles de Sylvie Massicotte (*L'Oeil de verre*). De l'attention, la *Chronique des veilleurs* en redemanderait. Autant le livre de J.-F. Bacot débordait de science philosophique, jusqu'à en démontrer l'absurdité tragique, autant se retient ici le message. Il faut donc de la patience avant d'arriver à ces précieuses dernières lignes:

La lignée des hommes qui veulent sortir de leurs ténèbres ne peut s'interrompre. Certains ont failli peut-être, ou ils ont trop tôt péri. Mais ils ont reparu en d'autres temps, ou d'autres à leur place. Gildas allait repartir. Pour que rien d'essentiel ne se perde, il le savait maintenant, quelqu'un doit toujours marcher sur le chemin, toujours quelqu'un doit veiller.

L'esthétique de la nouvelle ne repose-t-elle pas sur la chute narrative et sa révélation? Roland Bourneuf est un raconteur averti qui fait même de sa dernière histoire une synthèse de l'ensemble. N'est-il pas aussi bien analyste que praticien de l'espace narratif et poétique, avec *Univers du roman* (écrit en collaboration avec Réal Ouellet, P.U.F. 1972), essai qui fut suivi de poèmes (*Passage de l'ombre*, 1978) et de récits dont *Mémoires du demi-jour* (1990)?

Il a aussi construit ce nouveau livre en supprimant beaucoup des signaux d'usage. Ici comme ailleurs, il travaille de l'intérieur, un peu comme le peintre Fernand Leduc pour ses microchronies, comme le rappelle Jean-Pierre Duquette dans *L'espace du regard* (Boréal 1994). Ces récits s'offrent donc sans même la balise habituelle d'un titre ou même d'un numéro, sauf pour le dernier, comme pour bien indiquer la sortie narrative: «Vers d'autres rives». Une telle politique donne au recueil l'aspect d'un long poème (en dix-neuf récits), peu enclin à se livrer. On n'aurait qu'à bien remarquer le titre de l'ensemble, lequel dit effectivement le genre narratif et le type d'acteurs: une chronique et des veilleurs.

Le «manque» de redondance s'accompagne aussi de vraies coupures que des lecteurs non avertis prendront pour de la pure provocation. Voyez la première phrase du récit inaugural:

«Puis il y eut peut-être, dans un temps immémorial, cet homme qui perdit en un instant ses biens et qui, comme presque tous ceux de sa race, disparut avec eux».

Pourtant ce discours est clair qui dit: accrochez-vous, comme vous pouvez. En ce monde fictif, comme dans la vie: on y entre comme on saute dans un train en marche. Bien sûr, celui du «peut-être». C'est même pour constater, en 10 lignes, que ce commencement est celui de la fin. Poétique de l'extrême, pour indiquer que, dans le règne de la nuit et du silence, même quand les eaux recouvrent le monde, toujours un veilleur, même lointain, monte la garde, dont les «vagues récits» nous reviennent, souvent avec la mer. N'est-ce pas assez dire sur la suite? Avant d'arriver au Gildas du dernier récit, il faudra justement d'autres figures d'itinérants, souvent aussi anonymes que les paysages et les temps anciens traversés, bien qu'ils soient à prédominance maritime, méditerranéens. Où vont-ils tous? Artiste du pharaon, qui fera son dernier voyage au fond de la pyramide, dans la barque de la fresque tombale; légionnaire, confiné au siège de la citadelle; cavalier enfin arrivé au château, là-haut, mais conquis par la forêt. Et bien d'autres piégés, toujours chercheurs d'espoir dont le vieux mercenaire aveugle que les moines du cloître ne veulent plus écouter; le condamné à mort bientôt sur la route de l'échafaud, avec ce simple désir de voir une femme lui tendre une fleur; ou cet autre marcheur rêvant sur le bandonéon d'un enfant.

Autant de marcheurs de la nuit noire qui vont à l'inévitable, mais d'un rêve éveillé, veilleurs guettant l'aube pour assurer la suite du monde. Veiller ou ne pas veiller, comme disait Michel van Schendel (*Veiller ne pas veiller*, 1978)? C'est bien la question de l'écrivain, le seul prêteur qui reste, augure ou mage errant. R. Bourneuf le rappelle sans complaisance avec sa prose souvent hiératique, toujours soignée, souveraine. Un livre pour non dormeurs.

L'HERBE DE FER
William Kennedy, traduction et postface
de Marie-Claire Pasquier.
Collection 10/18, 247 pages.

L'extrait d'une critique parue dans le New York Times Book Review, et reproduit à l'endos du livre, avance que *L'Herbe de fer* est le meilleur roman paru en Amérique depuis deux décennies. Est-il vrai que les USA n'ont pas accueilli de plus puissantes entreprises romanesques de 1960 à 1980, je n'en sais rien. Mais qu'il s'agisse d'une œuvre attachante, cela ne fait aucun doute.

Si on évoque Joyce à propos de Kennedy, c'est par référence aux Dublinois. L'action tout entière du roman se déroule à Albany, ville de l'État de New York. En 1938, Francis Pheelan est clochard. Il a été joueur de base-ball professionnel et à ce titre a sillonné l'Amérique. Il est devenu poivrot, mais conserve un attachement pour sa femme Annie. Il la reverra sans qu'il soit question pour lui de renouer avec une vie familiale qu'il a fuie plusieurs années auparavant.

La ville d'Albany a dans ce roman une présence hallucinante. Francis Pheelan se meut à travers des ombres. Autour de lui pour l'accompagner dans son séjour terrestre des clodos qui survivent

Clochardises

GILLES ARCHAMBAULT

grâce à la soupe populaire et à des travaux de fortune. Dans ce monde-là, on couche à la belle étoile même quand il neige. On meurt gelé, mais on trouve moyen de faire l'amour dans des abris de fortune. Faire l'amour, l'expression est étrange en l'occurrence. On se réchaufferait le corps à défaut d'avoir la faculté de s'occuper d'un sentiment affectif qu'on a égratigné jusqu'à l'absence de douleur. Au milieu de ces épaves, de ces malchanceux ou de ces faux et vrais durs, une belle figure de femme, Helen, que bercent encore les échos du *Voyage d'hiver* de Schubert.

Le personnage central du roman est Francis Pheelan. Il chemine sans cesse dans les rues pentues d'Albany. À la recherche d'un boulot mal rétribué qui lui permettra de boire et de manger pendant quelques jours. Hanté par le passé, dans une ville qui n'a plus les allures de prospérité qu'elle a eues pendant les années de son jeune âge. Francis ne vit pas tout à fait en 1938. Tout le rapport au passé, à cette année 1901 où par exemple il a tué un jaune. À l'occasion d'une grève des tramways qui paralyse la ville, il lance une pierre en direction d'un scab qui conduit une voiture. Ne pas oublier qu'étant joueur de base-ball, il

sait viser juste. Il doit alors déguerpir en se réfugiant dans le premier train qui passe.

Mais il n'y a pas que ce meurtre qui le poursuit. Dès les premières pages du roman, nous apprenons qu'alors qu'il tenait dans ses bras Gerald, son fils nouveau-né, il l'a malencontreusement laissé choir. L'enfant en est mort. Et c'est dans le cimetière où on l'a enterré que nous trouvons Francis dès l'abord du récit.

La description du monde des paumés est d'une rare justesse. Peinture sans compromis, sans non plus d'effets trop faciles, elle nous convainc d'une désespérance sans appel dont le Montréal de 1994 est une illustration. Albany vit dans ce roman une vie souterraine. On est loin des beaux quartiers qui ont élu Roosevelt ou Nelson Rockefeller. A vrai dire ce monde de la décrépite morale et physique est si prégnant qu'on accueille comme délivrance les pages qui nous présentent le retour de Francis dans la maison de sa femme. La réception que lui ménage cette dernière est purement invraisemblable, mais nous l'acceptons sans difficultés à cause même de ce répit qui nous est accordé.

Si l'on peut ne pas porter trop d'attention à la terminologie employée pour traduire des expressions propres au sport national des Américains, on lira ce roman avec une constante fascination. Après tout, le base-ball n'est que le base-ball, alors que la misère de l'homme est universelle.

Un hommage à l'entêtement

MA GASPÉSIE
LE COMBAT D'UN ÉDUCATEUR
Jules Bélanger, Fides, 222 pages

CLÉMENT TRUDEL
LE DEVOIR

L'ennemi du Gaspésien est, au premier chef, le fonctionnaire omniscient et distant qui siège à Québec et à Ottawa. Cela mène entre autres à l'expropriation et à la «déportation» des habitants de la péninsule de Forillon, à une lutte épique pour conserver un minimum d'institutions distinctes d'enseignement, à un long et frustrant combat pour accéder à des médias de communication ancrés dans le terreau gaspésien. Un réseau de quatre hebdomadaires distribués gratuitement demeure, et une radio communautaire; les compressions budgétaires auront eu tout à tour raison de la «régionalisation» tant vantée par Radio-Québec, et des trois antennes que

Radio-Canada a fermées dans l'est du Québec pour les rapatrier à Québec!

Parfois, la complexité d'un Gaspésien de naissance (tel l'historien Marc LaTerre) créera l'exception, provoquant un quasi miracle: l'inauguration d'une splendide musée (privé) à Gaspé, événement qui vient en somme consacrer le dynamisme d'une équipe de Gaspésiens qui ont à leur tête des autochtones tels Claude Allard, Jules Bélanger, Lionel Bernier et beaucoup d'autres.

Le chapitre (pp. 107 à 124) que Jules Bélanger consacre à Forillon est un véritable brûlot, une mise en cause d'illogismes que les planificateurs auront soin d'éviter dans la formation d'autres parcs nationaux. Ce livre est un hommage à l'entêtement rarement colérique des Gaspésiens — Bélanger ne nomme pas une seule fois ces «firmes jersyaises» qu'il fustige parce qu'elles ont combattu la scolarisation des Gaspésiens et entretenu l'escla-

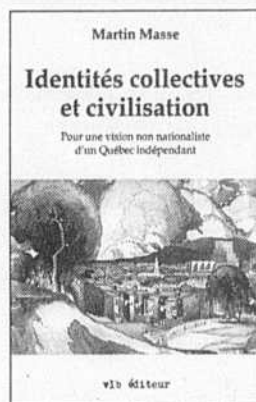
vagisme dans la région! Mais il rappellera la révolte des pêcheurs survivants en 1909 à Rivière-au-Renard.

Ma Gaspésie est un récit où se livre un auteur très tôt acquis à l'amour du savoir. Sa mère, institutrice, meurt alors qu'il n'a que trois ans, mais son père forgeron affichera le diplôme de sa première femme bien en évidence, et facilitera la poursuite des études à sa nombreuse progéniture. Le jeune Jules Bélanger se fait le raisonnement qu'instruction et pouvoir forment une équation que mettent à profit... les anglophones. Il n'aura de cesse plus tard, comme prêtre-éducateur à Gaspé ou par son encouragement aux recherches historiques (la revue *Gaspésie*, dont il fut l'un des pionniers, a plus de trente ans), de souligner les inégalités des chances qui a handicapé ce coin de terre sacrifié. Dès 1867, souligne Bélanger, le choix fut fait de favoriser Halifax au détriment de cette porte du Saint-Lau-

rent que constitue la Baie de Gaspé. Il y eut aussi ces forêts gaspésiennes alimentant les papeteries du nord du Nouveau-Brunswick, laissant aux Gaspésiens (sauf autour de Chandler) leur statut de scieurs de bois.

Le «libérateur» des Gaspésiens, l'auteur l'identifie en la personne de Mgr Ross qui mit sur pied, dans les années vingt, une école normale ainsi que le Séminaire de Gaspé (la force de l'instruction comme idéal de vie!) où l'élève Bélanger apprendra «par osmose», durant huit ans, la réalité gaspésienne.

Un livre simple, sur la nécessité de toujours lutter, surtout quand il faut persuader les Gaspésiens de «sortir du silence», de se convaincre que leur avenir est fonction de la matière grise. Politiquement, Jules Bélanger fait confiance au PQ; il a surtout milité en tant que résistant aux multiples plans que les pouvoirs pondent, mettant rarement dans le coup les Gaspésiens!

DE L'AUDACE, ENCORE DE L'AUDACE
CHEZ VLB ÉDITEUR

PHILIPPE HAECK
LE SECRET DU MILIEU

Un livre intimiste qui parle de la vie d'un enseignant et de la méditation, celle qui permet la rencontre des amis souvent invisibles. On retrouvera avec bonheur la parole franche de Philippe Haec et ses lectures d'écrivains d'ici et d'ailleurs. Un ouvrage vivifiant.
239 pages — 22,95 \$

MARTIN MASSE
IDENTITÉS COLLECTIVES
ET CIVILISATION

Le meilleur argument en faveur de l'indépendance du Québec n'est-il pas de développer pleinement le potentiel éthique et esthétique qui correspond à l'identité québécoise? Voici un ouvrage qui entend renouveler le discours indépendantiste traditionnel.
197 pages — 24,95 \$



BERTRAND GERVAIS
À L'ÉCOUTE DE LA
LECTURE

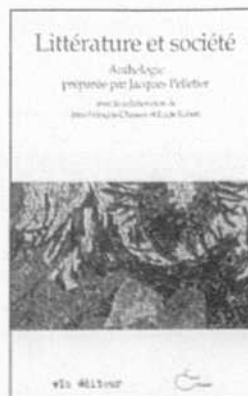
Il faut lire et apprendre à lire pour soi: c'est la seule façon d'aimer la lecture et peut-être aussi de l'enseigner. Cet essai porte sur la lecture et sa pratique en contexte littéraire. Bertrand Gervais nous propose également une autre lecture du *Libraire*, de Gérard Bessette.
238 pages — 19,95 \$

EN LIBRAIRIE DÈS LUNDI PROCHAIN



JACQUES PELLETIER
LES HABITS NEUFS DE LA
DROITE CULTURELLE

Un essai percutant!
136 pages — 14,95 \$



SOUS LA DIRECTION DE
JACQUES PELLETIER
LITTÉRATURE ET SOCIÉTÉ
Anthologie
448 pages — 21,95 \$

LA POÉSIE À L'HEXAGONE

GASTON MIRON
L'HOMME RAPAILLÉ

Poèmes et proses. Édition nouvelle annotée par l'auteur.
Poèmes inédits calligraphiés. Préface de Pierre Nepveu.
Illustration de couverture de René Derouin
240 pages 29,95 \$

L'édition nouvelle et augmentée
d'un best-seller de la poésie.

«Miron le mirifique»
LE DEVOIR

«Il reste profondément attaché au présent du Québec, son histoire et son avenir».

Anne Richer, LA PRESSE

«Le poète engagé».

Anne-Marie Voisard, LE SOLEIL

«Miron est un visionnaire».

Léon-Gérald Ferland, L'Express d'Outremont

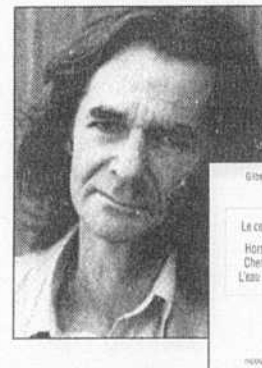


GILBERT LANGEVIN
LE CERCLE OUVERT

176 pages — 16,95 \$

Une très belle leçon de poésie. «Ce qui fascine d'emblée chez Langevin, c'est une sorte d'optimisme lucide qui imprègne sa vision du monde et des êtres, un optimisme qui n'a, de surcroît, rien de naïf».

Normand Baillargeon, Le Devoir



JEAN CHARLEBOIS
COEURS

Collection Poésie - 176 pages 16,95 \$

L'Amour contre la mort, le langage et ses jeux pour parer à toute éventualité: voici des poèmes de la vie entière. Une écriture de l'existence par le parler de l'album *Immensément*, qui est aussi un poète sensible chez qui l'érotisme ne fait pas oublier un engagement social.



WILFRID LEMOINE
PASSAGE À L'AUBE

80 pages — 12,95 \$

Quarante ans après *Les pas sur terre*, le poète éclaire toute une vie avec une sagesse attachante qui a retenu la leçon des choses. Des poèmes qui donnent sens et profondeur à l'ensemble de l'œuvre de l'écrivain.



PIERRE DESRUISSEAU
LISIÈRES

112 pages — 15,95 \$

La toile de l'existence, comme l'imaginaire, ouvre mille chemins de traverses qu'explore le poète, pour vivre l'habitable, pour s'accorder à tout le moins la possibilité de survivre.

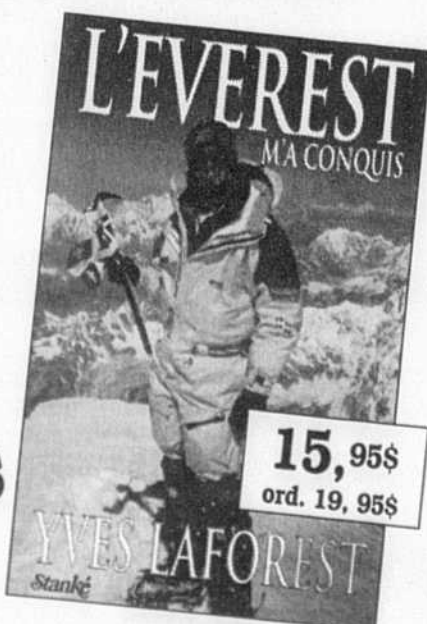


RENCONTRE AU SOMMET

avec
YVES
LAFOREST

auteur de
L'EVEREST
M'A CONQUIS

Paru aux Éditions Stanké



Prix en vigueur jusqu'au 23 février 94

samedi, 19 février de 14h à 15h30

Champigny MT-ROYAL

4380 SAINT-DENIS, MONTRÉAL 844-2587

OUVERT 7 JOURS DE 9H À 22H

vlb éditeur

LA PETITE MAISON
DE LA GRANDE LITTÉRATURE

l'Hexagone

Quarante ans de
littérature

LE DEVOIR TOURISME

L'ALENA et les droits à acquitter sur les achats

Le Mexique est une destination fort prisée des touristes québécois et canadiens. En raison de l'Accord de libre-échange nord-américain, mieux connu sous son sigle d'ALENA, les règles concernant la circulation des biens et des personnes entre les pays signataires vont être appelées à changer.

Certaines, d'ailleurs, ont déjà été modifiées, notamment celles qui touchent les marchandises achetées ou acquises d'une autre façon au Mexique et rapportées au Canada. Et, s'il est trop tôt pour circonscrire les effets qu'aura l'ALENA sur l'économie en général et le commerce et le tourisme en particulier, il vaut de se mettre au fait de ces modifications car, s'il est un plaisir auquel succombent aisément les voyageurs et surtout les vacanciers, c'est bien de faire des achats sur place et, comme on dit, de rapporter des souvenirs.

A cet effet, le service Accise, Douanes et Impôt de Revenu Canada a récemment publié deux dépliants d'information, imprimés recto verso en français et en anglais, consacrés l'un au Mexique (sous le numéro C-125) et l'autre aux États-Unis (C-126). A quelques différences près, ils véhiculent les mêmes informations, quoique le second comporte deux feuillets de plus.

Imprimé en vert et intitulé *Rapportez-vous des marchandises du Mexique*

en 1994?, le premier dépliant fournit les informations suivantes:

■ L'ALENA élimine et éliminera progressivement les droits de douane applicables aux marchandises achetées ou acquises lors d'un séjour au Mexique et rapportées au Canada; ■ ces marchandises sont admissibles au taux de droits le plus bas du Mexique en vertu de l'ALENA lorsqu'elles y ont été achetées en vue d'un usage personnel (et non commercial) et qu'une marque ou étiquette indique qu'elles ont été fabriquées au Mexique (ou qu'aucune marque ou étiquette précise qu'elles aient été fabriquées ailleurs).

Un tableau occupant un feuillet entier donne la liste de ces taux de droits de douane, entre le 1er janvier et le 31 décembre 1994, aux articles importés du Mexique. Une vingtaine de catégories d'articles sont ainsi présentées en regard du tarif applicable. Si celui-ci est nul pour des objets d'art comme des sculptures et des tableaux originaux, pour des coquillages et des cannes en bois, il est, par exemple, de 5,6% pour de l'argenterie, de 7,6% pour des bijoux en or ou en argent, de 10,4% pour des chapeaux en paille ou en feutre, de 18,2 à 20,5% pour des chaussures en cuir naturel et de 20 à 22,5% pour la plupart des vêtements.



Normand Cazalais

Aux termes de l'ALENA, les voyageurs canadiens peuvent encore bénéficier des mêmes exemptions de base (de 100 ou 300\$ selon la durée du séjour à l'étranger) à l'égard des droits et des taxes. Le dépliant explique en détail comment s'applique un taux de droit de spécial (ce jargon n'est pas de moi) lorsque le montant d'exemption est dépassé.

Revenu Canada précise que les voyageurs sont alors obligés, bien entendu, d'acquitter la taxe sur les produits de base et services (la douce TPS) et toute autre taxe applicable. Il rappelle également, et je cite, que «l'ALENA ne modifie pas la façon dont le Canada réglemente ou interdit l'importation de certaines marchandises (dont les biens culturels qui ont une valeur historique dans leur pays d'origine, les animaux qui figurent sur la liste des espèces menacées d'extinction (et tout produit de ces animaux), certaines denrées ou certains produits agricoles et les marchandises considérées comme nuisibles à l'environnement.»

Revenu Canada enjoint enfin les voyageurs à déclarer à leur retour toutes les marchandises achetées ou reçues au Mexique. Il leur conseille, pour ce faire, d'en établir une liste complète afin d'en faciliter la déclaration et la demande des exemptions personnelles: «l'inspecteur des douanes, *dixit* le dépliant, peut ensuite calculer, de la façon la plus avantageuse possible, le montant de l'exemption personnelle et des droits applicables.»

On peut obtenir plus de renseignements avant de quitter le Canada en communiquant avec la division de l'Aide aux clients de Revenu Canada ou en utilisant la ligne ALENA (1-800-661-6121/613-954-4494 pour le télécopieur) entre 8h et 17h, du lundi au vendredi. On peut aussi au retour — mais il peut alors être un peu tard — s'informer auprès du personnel en poste aux douanes.



La zone archéologique de Palenque dans le Chiapas.

PHOTO ARCHIVES

HÉBERGEMENT en région

RELAIS & CHATEAUX
La fine fleur des maîtres hôteliers... 40 ans d'excellence

CHARLEVOIX / CAP À L'AIGLE
LA PINSONNIÈRE: Lauréat de la gastronomie — Grands prix du tourisme 93. Sous un même toit, un somptueux relais de campagne, un grand restaurant et une cave exceptionnelle. 27 chambres dont plusieurs avec foyer et baignoire à remous double. Piscine intérieure, sauna et massage. A proximité du Mont Grands Fonds. Nombreux forfaits. Les 24, 25 et 26 février: la cuisine de Provence. Chef invité: M. Hervé Quesnel, une étoile Michelin, de la Résidence de la Pinède de St-Tropez en France.
(418) 665-4431, télécopie: (418) 665-7156

LAURENTIDES
HÔTEL-RESTAURANT L'EAU-À-LA-BOUCHE
La Table d'Or des Laurentides et la Table de Bronze au Grand Prix National de la Gastronomie 1993. Vue sur pistes de ski éclairées. Foyers, tourbillons disponibles. Les plus belles chambres de la région. Du 22 au 26 février, la cuisine de Richard Couture de La Rochelle. Forfait ski, anniversaire et affaires. *** Spécial sur semaine du dimanche au jeudi *** à partir de 47,50 \$ par personne, par nuit, occ. double, chambre salon, petit déjeuner complet et service inclus. Tél. sans frais de Mtl 514-227-1416. 514-229-2991.

MONTÉRÉGIE / SAINT-MARC-SUR RICHELIEU
HÔTELLERIE LES TROIS TILLEULS À St-Marc-sur-Richelieu. Une hôtellerie paisible et confortable, dans une demeure d'un autre âge, sur le bord de la rivière Richelieu et où le personnel n'a qu'un seul désir: satisfaire. Lauréat national «Médaille de la Restauration». Du 18 au 24 février, le cuisinier Normande avec le chef invité Patrick Simon de l'Hôtellerie Le Clos. Nous avons différents forfaits à vous proposer.
856-7787

ESTRIE / NORTH HATLEY
AUBERGE HATLEY:
Premier Grand Prix National de la Gastronomie 1993. «La Table d'Or» du Québec, cave à vin remarquable. 25 chambres dont plusieurs avec foyer et/ou bain tourb. Vue panoramique sur le lac. Découvrez les plaisirs de l'hiver. 50km de pistes de ski de randonnée à partir de l'auberge. A proximité: ski alpin, patinoire, etc. Forfaits week-ends à partir de 87,50 \$ p.p. en occ. double/1 jour. Informez-vous de nos spéciaux en semaine. SPECIAL MARS-AVRIL: 15% de rabais sur forfaits en semaine, soit du dimanche au jeudi incl.
Tél.: (819) 842-2451

MONT SAINTE-ANNE
Auberge La Camarine
A cinq minutes du Mont Sainte-Anne, offrez-vous un séjour mémorable. Accueil chaleureux, service attentif, table réputée, 31 chambres grand confort avec lit queen et duvet, plusieurs avec foyer. Forfait «ÉVASION», offre exceptionnelle comprenant 3 nuits, 2 nuits, un souper gourmet, deux grands déjeuners, les pourboires et le service privé de navette à la montagne, à partir de 149,00 \$ p.p. occ. double base saison. Rés. Sans frais: 1-800-567-3939 (418) 827-5703.

Hôtellerie Champêtre
Auberges et Hôtels du Québec
Vous faire plaisir, c'est dans notre nature!

LAURENTIDES
HÔTEL LA SAPINIÈRE — (Laurentides au nord de Montréal) — Lac — 1 heure de Mtl — 70 chambres — cuisine raffinée — prestigieuse cave à vin — sports de saison — FORFAITS SUR SEMAINE ET FIN DE SEMAINE — Tél.: 800-567-6635 ou 819-322-2020 — FAX: 819-322-6510 — 1244 chemin La Sapinière, Val David (Québec) J0T 2N0

HÔTEL L'ESTÉREL — «Nos chiens Huskys Sibériens sont attelés aux traîneaux et s'impatiente... 85 km de pistes de ski de fond fraîchement entretenues parsemées locs et montagnes... notre guide de motoneige vérifie en détail le parcours de la journée... le chasseur-neige déblaie notre patinoire olympique et notre piste de 6 km... les moniteurs de ski alpin s'informent des conditions de neige... des mongolières colorées l'impressionnisme blanche du Lac Dupuis... à l'intérieur, une clientèle enthousiaste se prépare pour l'aventure blanche: voilà un matin typique d'une journée plus qu'organisée à l'Hôtel L'Estérel. Cet hiver, venez vivre l'ultime aventure blanche!... (514) 228-2571. Sans frais de Montréal: 866-8224. Téléc.: 228-4977.

LANAUDIÈRE
AUBERGE DE LA MONTAGNE COUPÉE ***
Pour les amateurs de la nature, du calme et de la gastronomie. Auberge de grand confort avec vue panoramique sur les Laurentides et la Vallée du St-Laurent (4 belvédères), accès à plus de 85 km de ski de fond entretenus, la célèbre école de ski de fond, 6 km de sentiers de marche, patinoire éclairée, piscine int., saunas, salle de jeux et billard. 50 chambres luxueuses dont 12 avec bain tourbillon double et notre piste de 6 km... les moniteurs de ski alpin s'informent des conditions de neige... des mongolières colorées l'impressionnisme blanche du Lac Dupuis... à l'intérieur, une clientèle enthousiaste se prépare pour l'aventure blanche: voilà un matin typique d'une journée plus qu'organisée à l'Hôtel L'Estérel. Cet hiver, venez vivre l'ultime aventure blanche!... (514) 228-2571. Sans frais de Montréal: 866-8224. Téléc.: 228-4977.

CHARLEVOIX
Offrez-vous la féerie de Charlevoix l'hiver, dans une Auberge réputée pour sa haute gastronomie, la vue spectaculaire sur le fleuve, et le confort douillet de ses chambres (la majorité avec bain tourbillon, salon, foyer, balcon). P.A.M. à compter de 87,50 \$ p.p. en occ. double. FORFAIT SKI ALPIN OU DE FOND Massif et Grands-Fonds. Aussi FORFAIT MOTONEIGE.
418-665-3731

Hôtellerie Champêtre
Auberges et Hôtels du Québec
Un nouveau réseau hôtelier unique et prestigieux des meilleurs auberges et hôtels de villégiature au Québec.

VIEUX QUÉBEC
AUBERGE DU TRÉSOR La plus vieille auberge en Amérique du Nord, 20 rue Sainte-Anne, au coin de la célèbre rue du Trésor et face au Château Frontenac. Forfait «ROMANTIQUE» (pour 2 personnes) 1 chambre pour 1 nuit, 2 soupers (table d'hôte gastronomique) accompagnés d'une bouteille de vin (Appellation d'origine contrôlée), 2 digestifs au choix, 2 petits déjeuners, 1 stationnement pour 1 nuit: 115\$ pour 2 personnes taxes et pourboires en sus. L'Auberge du Trésor, 21 chambres à la bohème, le rendez-vous romantique des amoureux et des artistes des quatre coins du monde. Forfait «WEEK-END» aussi disponible.
1-418-694-1876

OFFREZ-VOUS UN SÉJOUR CHEZ LA FAMILLE DUFOR

BEAUPRÉ / MONT SAINTE-ANNE
HÔTEL VAL-DES-NEIGES Centre de villégiature de congrès situé au pied du Mont Sainte-Anne. 110 chambres de luxe, cuisine réputée, piscine intérieure panoramique, sauna, bain tourbillon, salle d'exercices, salles de réunion (12). Demandez nos avantageux forfaits: «Évasion à la montagne», «Coeur à coeur», «Douce Vacances», «Réunion d'affaires», «Cadeau», etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 827-5711. FAX (418) 827-5997, sans frais 1-800-463-5250. HÔTE: 1-800-361-6162

BAIE SAINT-PAUL
AUBERGE LA PIGNORONDE Auberge à flanc de montagne avec vue magnifique sur le Saint-Laurent. 27 chambres tout confort, fine cuisine, salle de réunions et de jeux, piscine intérieure panoramique, bar-détente, ambiance chaleureuse, etc. Demandez nos forfaits: «Évasion vers l'Art», «Coeur à Cœur», «Douce Vacances», «Réunion d'affaires», «Cadeau», etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 435-5505. FAX (418) 435-2779, sans frais 1-800-463-5250. HÔTE: 1-800-361-6162

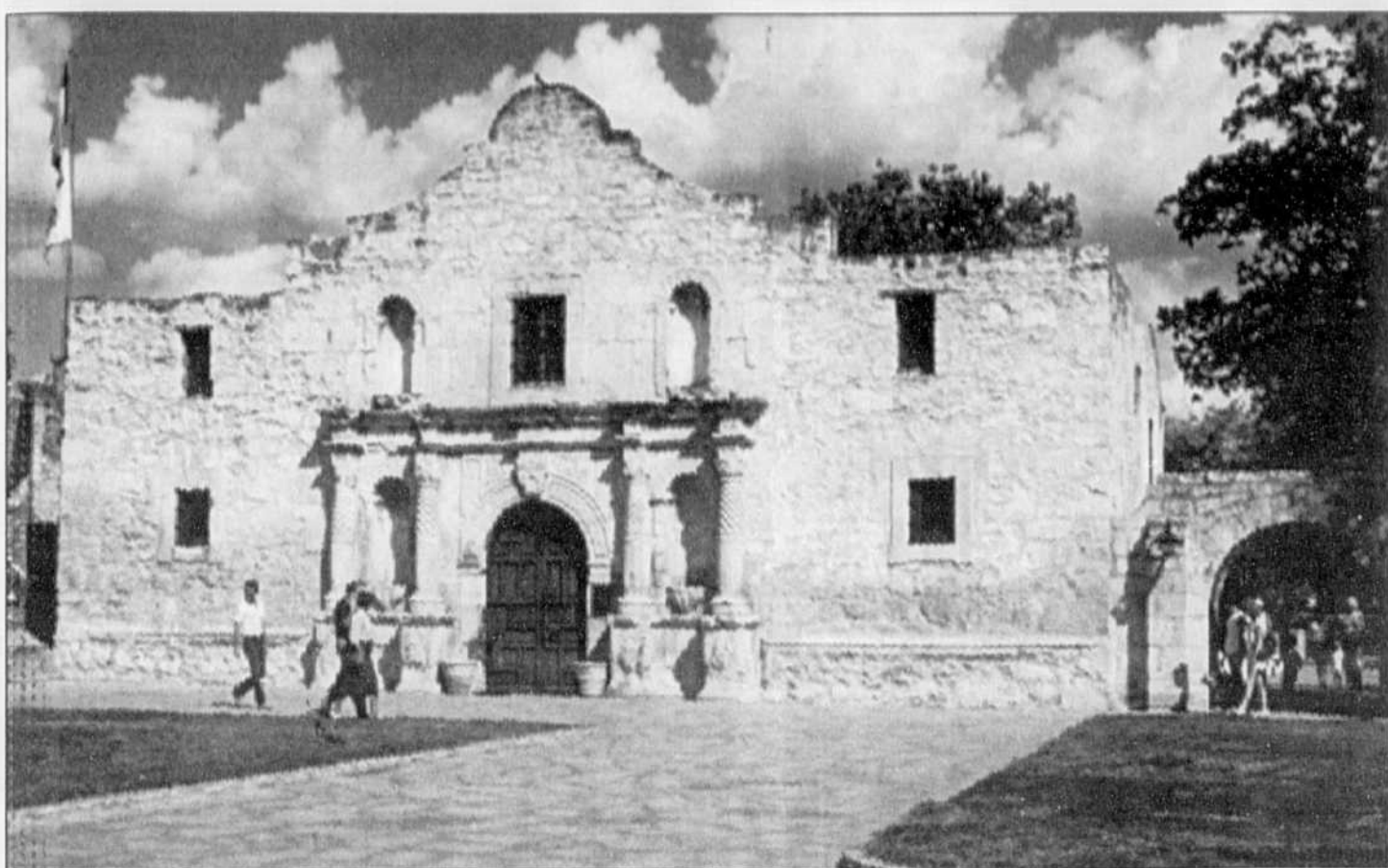
VIEUX-QUÉBEC
HÔTEL CLARENDON Construit en 1870, situé au centre des fortifications du Vieux-Québec, entièrement rénové, climatisé, avec en ses murs le restaurant Charles Baillargé, le plus ancien restaurant au Canada. 93 chambres tout confort, cuisine raffinée, Bar L'Emprise où le jazz est à l'honneur, directement relié à un stationnement intérieur. Demandez nos avantageux forfaits dont le forfait «cadeau». Tél.: (418) 692-2480.
FAX: (418) 692-4652 — 1-800-463-5250. HÔTE 1-800-361-6162

QUÉBEC
MANOIR DU LAC DELAGE À 5 minutes du centre de ski Stoneham. Ski de randonnée (30 km), patinoire, glissade, piscine intérieure, théâtre. Le NOUVEAU SPA du Manoir vous propose massages, bains aux huiles ou aux algues, enveloppements aux algues, pressothérapie. FORFAIT SKI incluant: chambre pour 2 nuits, 2 repas du soir, 2 petits déjeuners, transport et billet de remontée (2 jours) au centre de ski Stoneham. A compter de 1845 \$ p.p. occ. d). AUSSI DISPONIBLE: FORFAIT SPA, ÉVASION-THÉÂTRE. RÉSERVATIONS (418) 848-2551 ou 1-800-463-2841

VIEUX QUÉBEC
Manoir Victoria Situé au cœur du Vieux-Québec, cet hôtel au cachet européen unique a récemment été rénové et agrandi au coût de 125 millions. 145 chambres et suites — 7 salles de réunions et banquets — restaurant fine cuisine (20% de rabais le soir) — resto-bistro Le Saint-James — piscine intérieure — club de santé — sauna — stationnement intérieur avec service de valet. À partir de 65\$ par nuit en occ. double. Renseignez-vous sur nos forfaits. 1-800-463-6283

HÔTEL LA MAISON ACADIENNE Rendez-vous avec l'histoire. • Chambre rénovées à partir de 39 \$, déjeuner inclus • Forfaits: Histoire, culture, gastronomie 64 \$ * Ski (Mont Ste-Anne ou Stoneham) de 79 \$ à 89 \$ * (Prix par personne, par jour, occ. double, sur une base de 2 jrs. taxes et services incl.) (418) 694-0280 1-800-463-0280

• TOURISME •



Le célèbre fort Alamo.

PHOTO AL RENDON

LA FLORIDE

SUITE DE LA PAGE D8

La campagne en banlieue

L'une des étapes agréables de la côte est sans doute Fort DeSoto Park. Situé en quelque sorte en banlieue de St. Petersburg, cet immense sanctuaire d'oiseaux prend l'allure d'une oasis de tranquillité dans la cour de la ville. La région de St. Petersburg-Clearwater, de plus en plus prisée des Québécois qui y achètent condos et maisons à la décharge du Grand Miami, propose pas moins de 361 jours de soleil par année... de quoi en fixer nos fenêtres givrées par 30° sous zéro.

Fort Myers, elle, «la ville-palmiers» un peu plus vers le sud, prend sa place dans l'histoire notamment grâce à trois figures légendaires américaines qui décidèrent un jour d'y élire domicile comme retraite d'hiver: l'inventeur Thomas Edison, le magnat de l'industrie automobile Henry Ford et le manufacturier de pneus Harvey Firestone.

La Florida-sur-le-golfe? Ce n'est pas un pays, c'est l'hiver, mais au soleil. Et c'est même de plus en plus l'été, qui attire son lot de vacanciers portés sur les grandes chaleurs.

D. P.

Le Texas

Houston, Dallas, San Antonio, El Paso... voilà qui évoque le Texas des fameux films de cow-boys toujours aussi populaires auprès des petits... et des grands. Allons, baby-boomers, souvenez-vous du Cinéma de 5 heures!

Mais là-bas, les cow-boys sont véritables. Hauts de taille, teint basané, ils montent de vrais chevaux, portent de vrais pistolets à la ceinture, des bottes et un chapeau... de cowboy, le jean pour costume national, et ils fréquentent de vrais saloons. Pas étonnant que l'une des attractions touristiques soit l'équitation, en lieu civilisé comme dans les montagnes désertiques et poussiéreuses.

Encore peu populaire auprès des Québécois, le Texas commence toutefois à exercer sa force d'attraction. Le Canada, lui, avec 225 000 visiteurs, arrivait pourtant deuxième

après le Mexique comme pays d'origine des touristes en 1992.

Cette Amérique profonde des Yankees, c'est aussi celle des paysages de cactus remplis de soleil. Seuls les mois de janvier et février peuvent vraiment s'appeler «saison froide»: il fait environ 15° C à Dallas, au nord, pour 18° C à San Antonio, plus au sud. Les sports d'hiver? Le golf, la pêche, le bateau et la plage!

Le long de la côte, des îles séparent le golfe du Mexique de Laguna Madre, sorte de bras de mer qui s'élargit à Corpus Christi et qui offre plus de mille kilomètres de plages: Port Aransas, Rio Grande City, Port Isabel et South Padre Island aux confins du Mexique, où seuls manqueraient les gondoles et la promiscuité pour se croire en plein Venise.

D. P.

EXCURSION

Laval?

NORMAND CAZELAIS

Il m'arrive souvent, comme bien des résidents de la grande agglomération montréalaise, de circuler sur l'île de Laval. À chaque fois, j'en ressors plus affligé.

Peut-être suis-je victime — ou prisonnier? — de vieilles images? Peut-être suis incapable d'accepter l'expression d'une modernité tout à fait nord-américaine? Peut-être.

C'est vrai, quand j'y traverse, je vois encore ces belles fermes, ces grasses terres qui étaient déjà la campagne. Il y a, quoi! À peine vingt ans. Je vois cette banlieue timide, tranquille parmi ses bungalows. J'y vais encore, l'été ou l'automne, faire quelques randonnées à vélo dans le rang du Haut-Saint-François, pour profiter d'un certain calme et de la vue qui porte jusqu'au mont Royal. Ou je prends la voiture et essaie de faire le tour de l'île en jetant des coups d'œil sur les rivières, des Prairies, des Mille Îles, qui la baignent.

J'essaie, je le jure, d'essayer de la trouver belle.

Quand j'y vais, je me dis que j'ai de bonnes raisons: faire des commissions, aller au cinéma, voir des amis ou des parents, prendre un bon gueuleton au restaurant. Quand j'y vais, c'est pour la traverser, sur ses rubans d'autoroute, pour aller dans les Laurentides.

Encore cette semaine, je me suis rendu à l'un de ses centres d'achats, à une intersection d'autoroutes. C'était le soir et il avait neigé un peu: les laideurs, me suis-je dit, s'estompent dans le noir ou sous la neige. Je décidai donc de faire l'aller-retour par les boulevards, quelques larges avenues et des rues résidentielles; une espèce de chemin des écoliers.

Mal m'en prit. Je n'ai vu que des néons et des enseignes lumineuses répétées ad nauseam, des parkings et des parkings, des blocs-appartements qui portaient bien leur nom, des blocs carrés, bien alignés, sans style mais sûrement rentables, des blocs qui écrasent les appartements.

J'ai pris ce qui était voicé à peine quinze ans le chemin du Souvenir. C'est maintenant — progrès oblige — le boulevard du Souvenir, avec un terre-plein central, large, droit, les quelques courbes qui faisaient son charme ayant bien sûr disparu. J'ai tourné à gauche, j'ai tourné à droite, en me disant que les laideurs s'estompent le soir.

Mais je n'ai vu que des autos orgueilleuses qui prenaient toute la place, des commerces brillant de tous leurs feux — dont beaucoup auraient dû être éteints.

N'allez pas croire que Laval est plus laide que le reste. Le reste? Disons Châteauguay et Beauharnois, la montée Masson, Val-Bélair près de Québec, la banlieue nord de Tours dans la Loire. D'ailleurs, je m'excuse tout de suite auprès des résidents de Laval: si vous y demeurez, vous la trouvez certainement belle votre ville, votre île. Je vous hais, je vous insulte en tenant de tels propos. Pour qui se prend-il? Qu'il regarde donc dans sa cour avant de dénigrer la mienne! Vous avez raison, sans doute.

Ce qui me renverse le plus, c'est que le gouvernement du Québec a décidé, un jour, par je ne sais quel égarement du sens commun, de décréter que le territoire de Laval, une ville — une île — de banlieue de Montréal (plus de 200 000 habitants, ça compte), devienne une région touristique dûment représentée par une association touristique régionale (une ATR, dans le jargon officiel) et qu'elle s'ajoute aux dix-huit autres, dont certaines (qui n'ont pas 200 000 habitants en banlieue de Montréal) sont plus grandes que bien des pays européens.

Et, dans cette ATR, croyez-moi, travaillent des gens enthousiastes, compétents, qui connaissent leur affaire, prêts à faire des heures et des heures supplémentaires, à suer sang et eau sans rechigner. Ils travaillent à convaincre monsieur et madame Tout-le-monde que Laval, c'est super, c'est extra, ça vaut la peine d'être visité et de vibrer.

C'est vrai, il y a des bouts du vieux Sainte-Rose ou du vieux Saint-Vincent-de-Paul, des rues huppées de Laval-sur-le-Lac; il y a certains abords de la rivière des Mille Îles. Et puis? Quand une région soi-disant touristique en est réduite à faire d'un ancien pénitencier — qui ne fut ni la Bastille ni Alcatraz — l'un de ses attraits majeurs, quand l'un des annonceurs du guide touristique «régional» est une entreprise de salons funéraires, *there's something, I would say, rotten in the kingdom...*

Visitez Laval, mesdames, mesdemoiselles et messieurs. Faites-le par vos propres moyens, à pied, à cheval, à trottinette, en limousine; louez un autobus si vous voulez. Laval est la parfaite faille de l'urbanisme: cette ville est parfaitement codifiée, zonée, fonctionnelle.

Elle est aussi absolument laide et froide.

DROGUES..., PAS BESOIN!



Santé et Services sociaux Québec

VOYAGES et Les BELLES SOIRÉES de

CONSTELLATION et L'Université de Montréal

vous proposent un voyage culturel en GRÈCE

Groupe accompagné par Suzel Perrotte, historienne de l'art.
Circuit classique incluant les Météores et Salonique.
Visite d'Athènes et croisière de 4 jours.

3569\$ toutes taxes et frais de service inclus.

Départ 22 avril 1994 - 2 semaines - hôtels 4 étoiles

RENS. ET RÉSERVATIONS: Marjorie 397-0467 ou 987-9798.

Seul l'encadrement pédagogique est sous la responsabilité de l'Université de Montréal

En collaboration avec **révalours** Détenteur d'un permis du Québec

SPÉCIAUX MAROC

VOL SEULEMENT

499 \$

Aller-retour Montréal/Casablanca ou Agadir ou Marrakech

AGADIR

Hôtel CLUB SALAM 2 semaines

899 \$

Avion-transferts — hôtel — 2 repas par jour

CIRCUIT VILLES IMPÉRIALES (7 nuitées)

PLUS SÉJOUR AU CLUB SALAM À AGADIR

1 389 \$

Utmar tours

Octopus VOYAGES

Les spécialistes du Maroc

4340, rue Saint-Denis

Montréal

(514) 849-1419

600, rue Jean-Talon Est

Montréal

(514) 948-4828

Sièges limités - Taxes incluses - Permis du Québec

H.A!

Horaires Améliorés

Air Alliance vous présente ses H.A.
(Horaires Améliorés!) pour vous permettre
d'être plus vite en affaires.
Quelle bonne surprise!

Montréal - Bagotville
8h15
13h40
16h30
18h30

Bagotville - Montréal
6h45
9h45
15h00
17h50

Pour l'horaire, consultez votre agent de voyage
ou Air Canada au 1-800-361-8620

airAlliance



VISAS

Les États-Unis tropicaux

La Florida sur le golfe

DIANE PRÉCOURT
LE DEVOIR

Il y a plusieurs Florides. Depuis l'arrivée de Ponce de Leon, le matin des Rameaux 1513 dans ce qui est aujourd'hui l'un des États florissants des États-Unis, qu'il nomma La Florida en l'honneur des Pâques fleuries espagnoles, bien des régions se sont peuplées et développées sous le soleil.

À commencer par celle que les Québécois ont littéralement envahie depuis quelques décennies, la Floride PQ, qui gratte au passage sur l'océan Atlantique tout ce qu'il y a de parkings grille-bedaines à l'odeur de Coconut Sun Tan, dont Miami.

Mais on trouve aussi, tout à l'ouest, une Floride mouillée par le golfe du Mexique dont les plages au sable fin comme poudre et blanc comme neige achèvent un décor qui respire davantage la nature et la villégiature, même s'il y fait un peu plus frais. Cette région gruge d'ailleurs une partie de plus en plus importante des 700 000 Québécois qui vont gonfler chaque année la population floridienne: la tête de notre palmarès des voyages et la vache à lait de plusieurs grossistes et agences de voyages.

De Pensacola au nord — la plus vieille colonie européenne des États-Unis actuels — en passant par Tampa et St. Petersburg au centre, puis jusqu'à Key West à l'extrême sud du long cordon qui tranche le golfe du Mexique et l'océan Atlantique au milieu des bancs de corail, les paysages défilent, sauvages ou civilisés. Les Keys? Ce sont des dizaines de «clés» vers la mer, reliées entre elles par une quarantaine de ponts.

On peut faire une escapade de quelques jours sur le golfe ou, mieux, prendre quelques semaines, voire quelques mois et descendre le long du littoral en épluchant les nombreux sites naturels... et en compagnie des alligators si l'on pousse un peu vers l'intérieur des terres. Dans la réserve de flore et de faune des Everglades, par exemple, reconnue pour sa luxuriance, on peut canoter ou «camper sauvage».

La pêche miraculeuse

Au royaume des parcs qui peuplent la Floride du golfe, une activité domine: la pêche. Partout. À toute heure. En haute mer comme dans des centaines de petites baies, en bateau ou sur le pont au coin de la rue, seau au pied et canne suspendue, le poisson mord à la crevette. Et de toutes sortes, les poissons.

Un soir, l'ami américain convie ses French Canadians de voisins à une «pêche miraculeuse». Peu portés sur les «histoires-de-pêcheurs-avec-des-poissons-gros-comme-ça», nous embarquons tout de même — pour lui faire plaisir — dans le bateau qu'il a si bien monté, convaincus que les poissons, c'est nous.

Comme le soleil pâlit, se précise au loin un attroupeement inhabituel et qui semble, ma foi, presque hystérique: des pêcheurs professionnels, des amateurs, des curieux, des touristes, des enfants... Les lignes silents dangereusement au-dessus des têtes. Ce soir-là, probablement l'ultime période de frai pour le bluefish, on se bouscule au portillon: un coup de ligne, un poisson. Instantanément.

Et dès celui-ci libéré de l'hameçon, shlack! Coupée, la tête. «C'est la vie, mon vieux, répète l'ami américain. Il faut le saigner, autrement pas question de le consommer.» Nous monte alors au nez l'odeur des laboratoires scolaires où il fallait trancher au bistouri les belles grenouilles, «pour la science». Une heure de cette médecine? Trois seaux remplis de poissons. Non seulement en avons-nous mangé pendant des semaines, mais de retour au Québec quelques mois plus tard, jamais personne ne nous a vraiment crus. Pourtant...

VOIR PAGE D7: FLORIDE



La «Floride de l'Ouest», celle mouillée par le golfe du Mexique, respire la nature et la villégiature.

La Louisiane

Le golfe du Mexique arrose au passage la Louisiane, traversée aussi par le fleuve Mississippi dans sa course de près de 4000 kilomètres. Le pays des bayous, ces eaux peu profondes, stagnantes ou à faible courant qui donnent une allure mystérieuse aux décors lorsque le soleil s'y mire, est aussi la terre d'adoption des Acadiens de Nouvelle-Écosse qui y émigrèrent à la fin du XVIII^e siècle.

Dans cet État où l'on trouve pourtant les Lafayette, Baton Rouge, Abbeville et Grand Coteau — qui ont perdu avec le temps leurs accents aigus et circonflexes —, rechercher âme qui vive au parler français relève de la patience, sauf peut-être chez les plus âgés, même si la culture acadienne traîne toujours quelques manifestations qui rappellent sa présence.

La Louisiane, c'est aussi et beaucoup la musique. Quelques festivals notoires se tiennent chaque année, dont le New Orleans Jazz and Heritage Festival et le Festival international de Lafayette. Au rendez-vous: jazz et blues mais également country et western, gospel et musique à saveur cajun. Dans les bars de La Nouvelle-Orléans où se dandinent les clients, des groupes live égrenent leurs notes.

L'autre LA

Depuis que la Française Alice Guy-Blache vint y tourner le long métrage Faust en 1908, la Louisiane, baptisée dans le milieu cinématographique «l'autre LA», attire les cinéastes à la recherche d'un climat, de plantations, de forêts de cyprès, de bayous et de décors coloniaux authentiques.

Elle fut la scène choisie notamment par Brian Di Palma pour son Obsession, par Oliver Stone pour JFK et par Herbert Ross pour Steel Magnolias. D'ailleurs, La Nouvelle-Orléans, avec ses maisons de bois étroites et hautes, ressemble en elle-même à un grand décor de cinéma.

Depuis que Hernando de Soto réclama la région pour l'Espagne en 1551 et jusqu'à l'actuelle bannière américaine, la Louisiane a régné sous différentes couleurs, notamment le tricolore de Napoléon, l'Union Jack de Grande-Bretagne et le Lone Star de la Republic of West Florida. Au terme de la Guerre civile américaine, la Louisiane devint une république indépendante pendant... six semaines avant de se joindre à la Confédération.

D. P.

